



EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et X A, B, C.



Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris
Téléphone : 522-81-32 (poste 24)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

8 MAI 1945 - 8 MAI 1985

L'ambiguïté d'un anniversaire

Le 8 mai prochain, sera célébré le quarantième anniversaire de la fin des hostilités en Europe. Tout pourrait être simple, les cérémonies uniformes, les esprits unanimes, les sentiments universels. Il en fut ainsi dans le passé, lorsque la fortune des armes divisait net le camp des vainqueurs et celui des vaincus. La paix conclue, les puissances victorieuses manifestèrent leur joie, rappelaient avec fierté les batailles gagnées — Austerlitz, Waterloo ou Sedan — et exaltaient leur propre gloire. Les vaincus, l'âme endeuillée, ravalèrent leur humiliation et rumaient leur revanche.

Le dernier conflit mondial a changé notre notion traditionnelle de la guerre : lutte de nations rivales, il fut aussi le choc de deux idéologies antagonistes ; il dressa l'un contre l'autre des peuples ennemis, mais il coïncida, par-delà les frontières nationales, les combattants d'une même cause politique. Des démocrates allemands luttèrent aux côtés des Alliés ; des fascistes français collaborèrent avec Hitler, servirent sa politique et s'engagèrent dans ses armées.

La guerre totale voulue par le national-socialisme, qui portait à son comble une insupportable horreur, finit par convaincre le peuple allemand de la perversité de ses chefs et de l'inutilité des combats ; il en vint à accepter, voire à souhaiter la défaite, à l'éprouver comme une libération. Le 8 mai 1945, vainqueurs et vaincus pouvaient s'unir dans la condamnation de la plus cruelle des tyrannies, partager le soulagement causé par son écrasement et par la cessation des combats. Néanmoins l'acte historique du 8 mai 1945 ne pouvait manquer de provoquer chez les vaincus une ambivalence affective qui est demeurée le malaise permanent de l'Allemagne contemporaine.

Dans le dernier message radiophonique qu'il adresse, le 10 mai 1945, des Etats-Unis où il s'est exilé, Thomas Mann laisse libre cours aux sentiments mêlés qu'il croit pouvoir prêter à la plupart de ses compatriotes : « L'heure est grande, non seulement pour le monde des vainqueurs, mais aussi pour l'Allemagne, l'heure où le dragon est terrassé, où agonise le monstre repoussant et morbide qui se nomme national-socialisme, et où l'Allemagne est délivrée, à tout le moins, de la malédiction d'être appelée le pays de Hitler.

Si elle avait pu se libérer elle-même (...), célébrer elle-même, au son des cloches et de la musique de Beethoven, sa libération, son retour à l'humanité, au lieu qu'à présent la fin de l'hitlérisme et en même temps l'écroulement total de l'Allemagne, en vérité, c'eût été préférable, c'eût été ce qu'il y avait de plus souhaitable au monde ». (« das Allerwünschenswerteste »).

Quarante ans après, la perspective de la prochaine commémoration de l'armistice met au grand jour, dans les deux Allemagnes, des réactions, des opinions et des sentiments divers. L'événement provoque des débats, alimente des controverses, divise les esprits déjà peu sûrs de leur vérité. Les plus susceptibles ou les plus déchirés posent, d'emblée, une question qui est un reproche ; ils s'interrogent sur l'opportunité d'une célébration qui trouble la conscience allemande. Combien de temps encore, demandent-ils, aurons-nous à compter avec ces rappels d'une funeste histoire, à comparaître devant nos alliés d'aujourd'hui dans le rôle historique du vaincu ? Nous ne mettons en question ni notre faute ni notre responsabilité, mais nous voudrions qu'on cessât, une fois pour toutes, de nous rappeler notre mauvais passé ».

Cette exhortation à effacer un humiliant souvenir historique et à éviter son rappel officiel n'est pas suivie par l'opinion tout entière. Parce qu'ils se sentent disculpés des crimes de leurs pères (les deux tiers de la population allemande d'aujourd'hui n'ont pas connu le régime hitlérien), les Allemands de notre temps n'ont plus la crainte morale de leur passé ; ils peuvent se pencher sur lui sans remords. Ils jugent objectivement leur défaite et ses conséquences. Le quarantième anniversaire de la capitulation sans conditions du III^e Reich n'est pas l'occasion d'un mea culpa, mais le prétexte à un bilan. Ainsi naît la question fondamentale que se posent les Allemands et à laquelle ils donnent des réponses différentes : l'Allemagne de 1985 est-elle fondée à célébrer, avec et au même titre que ses vainqueurs, le quarantième anniversaire de sa défaite ?

Tous les Allemands s'accordent à considérer le 8 mai 1945 comme le dernier jour d'une époque révolue et le seuil d'une ère nouvelle. A part quelques voix discordantes, c'est un cœur unanime et reconnaissant qui célèbre l'anéantissement du nazisme. Mais la situation historique qui découle de la défaite allemande ne suscite pas un consentement unanime. Certes, à l'Ouest comme à l'Est, nombreux sont ceux qui se félicitent de l'ordre nouveau instauré dans les deux Allemagnes. Tous les démocrates de l'Allemagne occidentale, à commencer par ses dirigeants, vantent l'avènement d'un Etat de droit et de liberté, qui a rendu à ce pays sa dignité et sa fierté, sa prospérité et sa puissance économiques, et sa place dans le concert européen. Dans la République Démocratique Allemande sont magnifiées la victoire de la glorieuse armée soviétique et la création d'un nouvel état socialiste.

Mais d'autres plus sensibles à la destinée tragique de l'Allemagne, à laquelle ne met pas fin l'armistice du 8 mai 1945, soulignent que cette date signifie pour des millions d'Allemands un nouveau chemin de croix. Du jour au lendemain, des millions de Prussiens, de Poméraniens, de Silésiens avaient été jetés sur les routes et chassés de leur patrie ; nouveaux hors-la-loi, victimes du froid, des bombardements, des sévices de tous genres, ils périrent par milliers. A cette peinture noire des misères physiques et morales endurées par les Allemands s'ajoute le tableau sombre du désastre national : en 1945, l'Allemagne a perdu le quart de son territoire. Aussi Alfred Dregger, chef du groupe parlementaire de la CDU, se croit-il autorisé à dire : « Le 8 mai est l'une des plus grandes catastrophes de l'Allemagne et de l'Europe. Le 8 mai est d'abord la victoire de Staline ; c'est le jour où les Alliés ont scellé la division de l'Allemagne ».

Comment, dans ces conditions, commémorer un événement qui provoque des réactions si diverses ? Il est clair que les patriotes refusent de célébrer un anniversaire qui blesse leurs convictions profondes. Le président du Bundestag, Philipp Jenninger, de l'aile droite de la CDU, déclare ouvertement que le 8 mai n'a pas à être commémoré. Le chancelier Kohl ne veut pas esquisser la célébration (n'avait-il pas voulu, le 6 juin dernier, participer aux cérémonies du souvenir en Normandie ?), mais il souhaite une grande discrétion ; il veut limiter les manifestations à un service oecuménique dans la cathédrale de Cologne et à une allocution du président Weisaker, prononcée devant le Bundestag. La gauche ouest-allemande propose que le 8 mai soit un jour de réflexion sur l'hitlérisme, de méditation sur la condition humaine et l'ordre des Etats. Les « Verts », enclins à faire table rase du passé, désirent donner à cet anniversaire le caractère militant d'une journée pour la paix.

En Allemagne de l'Est où sont ignorés ces divergences et ces débats, des cérémonies exalteront partout les sacrifices de l'Armée Rouge et les conquêtes de la société socialiste. Des expositions seront organisées dans le but d'opposer la barbarie anglo-américaine, coupable d'avoir détruit la ville de Dresde, à l'action humanitaire et civilisatrice de l'Union Soviétique. On ne craindra pas de présenter l'Armée Rouge comme la seule force libératrice du territoire est-allemand, laissant les Thuringiens ignorer qu'ils furent libérés par les Américains, avant d'être rendus par eux aux armées russes...

Nous voudrions, pour conclure, poser quelques questions. La réconciliation et l'amitié des peuples, la création d'une Europe unie ne demandent-elles pas que soit oblitéré le souvenir des querelles anciennes ? S'il est opportun d'informer les jeunes générations allemandes des crimes de leurs pères, n'est-il pas dangereux d'entretenir les ressentiments par le rappel des guerres perdues ? Toute commémoration ne risque-t-elle pas d'être équivoque ?

Les Allemands, pense-t-on, avaient accueilli avec reconnaissance la décision de Valéry Giscard d'Estaing d'abolir la fête du 8 mai. On peut se demander si ce geste apaisant n'allait pas dans le bon sens de l'Histoire.

POST-SCRIPTUM

Le « Lien » du mois de mars m'est parvenu pendant que je rédigeais cet article. J'ai lu avec émotion les témoignages de nos camarades qui racontent l'extraordinaire aventure de leur libération. Ils savent traduire avec simplicité, sans pathos, la grandeur du moment qu'ils vécurent : cette péripétie inouïe d'un drame où ils figuraient, jusqu'alors, en comparses, mais où, brusquement se renversent les rôles, où s'inverse le rapport du maître à l'esclave, où l'autorité revêt un autre uniforme, où l'espoir change de camp. Au cours de ces quarante années écoulées, nos camarades ont dû souvent repenser à cet étonnant retournement de situation, qui les vengea, d'un coup, de mille humiliations et leur offrit la juste réparation de leurs maux.

Mais nous qui n'avons connu que la satisfaction feutrée, volontairement discrète, d'une libération anticipée, nous tentons toujours, mais vainement, d'entrer dans les sentiments que purent éprouver les camarades à la vue du premier char allié brisant les clôtures de leur geôle. On aimerait, aujourd'hui, avoir vécu cette grande heure ! Il est vrai que cette joie avait été chèrement payée.

L'expérience de chaque prisonnier fut unique, originale, irréductible à toute autre. La santé, le caractère, le tempérament, la chance jouèrent leur rôle. Ainsi fut tracé le destin de chacun : tragique pour certains, misérable pour la plupart, anodin pour celui qui écrit ces lignes. La libération de chacun, comme le remarque si bien notre ami TERRAUBELLA, fut également particulière, liée aux circonstances extérieures et à la situation individuelle. La majorité des prisonniers va fêter, en ce printemps, le quarantième anniversaire de la liberté retrouvée. Il s'agirait mal à ceux qui, comme moi, avaient, dès octobre 1941, secoué, sans mérite, leurs chaînes, de parler trop haut et de faire chorus aux chants d'allégresse. Nous sommes tenus d'être modestes. Nous laisserons aux camarades moins chanceux, c'est-à-dire plus méritants, le soin de témoigner de leurs misères de captifs et de leur bonheur d'être rendus à la liberté. Mais nous serons unanimes à regretter ceux qui ne sont pas revenus, innocentes victimes d'une absurde tragédie.

Eric GROS - 83754 X B.

PROPOS

Vêtu de blanc sur les plus hauts sommets, la chaîne des Pyrénées barre l'horizon de pics et de contreforts rocheux, superbes et fiers. Un pâle soleil d'hiver éclaire de ses rayons la masse harmonieuse de ce paysage qui m'est familier depuis l'enfance et que je retrouve toujours avec un égal plaisir.

Le soir tombe vite en montagne aux heures de pleine saison. Déjà un mince croissant de lune brille au-dessus du village soudain silencieux ; seul un chien aboie longuement sur les ombres attardées dans les petits chemins. La nuit sera longue et froide...

Au lever du jour d'épais flocons tombent sans bruit sur le sol gelé et mes yeux suivent avec avidité la progression de cet enlèvement immaculé qui semble vouloir effacer impérativement tout le noir du monde. De ma fenêtre haut perchée le spectacle est féérique. Tout le jour j'observe les bruits de la vie dans les taillis du verger, en contre-bas, où « Merles et grives s'interpellent et se poursuivent. Et s'écoulent siffler à pleine voix

Ou bien encore grincent et se chamaillent parmi les mailles des rameaux fins et divergents des bois ». (Verhaeren).

Dans la maison c'est l'après-Noël. L'ordre des choses un moment bousculé a retrouvé son cours, mais la nature reste hostile au vivant : « Triste saison des vents, des sorbiers et des grives ! Qu'il fait bon retrouver, quand la porte est fermée L'ombre sereine autour de la lampe allumée Et l'âtre clair qui met des reflets aux solives ». (A. Mary).

C'est le temps de la méditation et de la réflexion. Le monde noir dont je parlai me harcèle de sa présence, de sa terrible réalité, et m'obsède le sort de l'homme nu à la force nue de son frère livré : « Quelqu'un toujours quelque part rêve Sur la table d'être le poing ».

La terre avait été promise aux pacifiques mais ce sont les violents qui l'ont prise... « L'homme n'a que soi-même à craindre — son potentiel de douleur », disait Valéry.

—000—

Dans « Un réveillon gastronomique » (Lien, déc. 1984), notre ami ROSE nous contait l'histoire de ce P. G. roublard qui fit manger du chat en place de lapin à son meilleur copain, pourtant fin connaisseur selon ses dires...

J'ai trouvé dans le Bulletin de l'Amicale belge des X A, B, C une variante de la même histoire. La voici :

« Nous avions au Kommando un copain pas bien méchant mais énervant au possible. Il voulait toujours être le plus malin et se croyait le plus débrouillard. Comme cela l'amusait, chacun le laissait dire.

Un dimanche, il se vanta de ne pas s'être laissé rouler par son fermier et nous raconta la scène. Au dîner, on lui avait servi du lapin et comme notre fanfaron n'avait pas aperçu le chat de toute la matinée, il refusa de manger de ce lapin, prétextant : « N'is lapin aber miaw-miaw ». Alors nous lui avons demandé : « Qu'as-tu mangé ? Tu as dû manger quand-même ? » — Des kartoffes et de la sauce, répondit le copain. — De la sauce ? fit l'un d'entre nous. De la sauce de lapin ou de la sauce de chat ?

Après autant d'années, je revois encore la tête ahurie du garçon. Il n'avait apparemment pas pensé à cette éventualité. (G. Derue - 5778 X B).

—000—

(Suite page 2)

PROPOS (suite)

Paris dans le froid et le vent, Paris sous la neige. Dans les rues, le passant hâte le pas vers sa maison ou la bouche accueillante du métro. Rue de Londres, le copain est rare et la quasi-immobilité des lieux angoisse un peu. Il est vrai qu'on ne s'est jamais beaucoup pressé autour des tables où, pourtant, le travail ne manque pas. Depuis de longues années les mêmes s'y dévouent. Mais si d'aventure la fatigue ou le mal les éloignent, eux aussi, alors un long silence s'établit là et l'on croit voir rôder comme des ombres...

Ce n'est pas sans effroi que je m'interroge sur l'avenir peut-être proche qui nous privera à toujours des services si dévoués de nos amis GEHIN et PONROY. Je souhaite que « quelques-uns » de nos amis parisiens s'offrent à les remplacer, fut-ce modestement. Déjà, R. VERBA et Mme, participent de leur mieux, ainsi que le toujours dévoué BRACOT et l'ami ROSE, mais cela ne suffit pas. La sagesse à nos âges, commandant de compter avec les impensables, le surnombre ne sera jamais un obstacle. Au contraire.

C'est un appel que je lance aujourd'hui, ne le laissez pas sans réponse. L'Amicale doit continuer...

—000—

Anciens P.G., nous connaissons d'expérience l'importance des conventions internationales pour la protection des prisonniers de guerre en cas de conflits. Les ressortissants des pays signataires sont assurés, en effet, de se voir traiter, dans le cadre de leur captivité, conformément au droit et dans le respect de leur personne et de leur conscience. Si une telle garantie n'exclut pas *ipso facto* la transgression, elle permet aux parties d'en appeler au Comité international de la Croix-Rouge de Genève, habilité à connaître de ces violations. Les prisonniers russes en Allemagne au cours de la seconde guerre mondiale et, corrélativement, les prisonniers allemands en Russie ont terriblement pâti de la non-signature par l'U.R.S.S. de la Convention alors en vigueur.

Le monde présent, agité de nombreux conflits, n'ignore pas, hélas, les camps de prisonniers de guerre et l'actualité la plus récente nous a appris que les droits les plus élémentaires des combattants désarmés sont ici ou là gravement violés, avec préméditation, constance et une perversité proprement stupéfiante, criminelle.

Le fait que de telles actions ne se situent pas en Europe ne nous dispense pas, au contraire, en tant qu'anciens prisonniers de guerre, de protester énergiquement contre de telles violations des droits de la personne partout où elles se produisent, et d'affirmer notre totale solidarité avec ceux qui en sont les victimes.

—000—

Dans un précédent numéro du journal on a pu lire, sous la plume de notre ami CHABERT, une défense et illustration du « barbelé » (l'insigne). Voici, sur la pointe acérée, une autre méditation, extraite du Bulletin n° 130 de l'Amicale belge des X A, B, C du 20 septembre 1984 (p. 9) :

« J'en ai bavé en regardant leurs pointes acérées et leurs entremêlements complexes et inviolables.

Et je me posais des tas de questions, là-bas, en bordure du stalag, à quelques mètres d'eux, les mains dans les poches, seul, le soir, quand la nuit tombait.

J'essayais de penser à cet ouvrier comme moi, qui les avait fabriqués. Avait-il seulement pensé un instant que des hommes seraient privés de leur liberté pendant des années, uniquement parce qu'ils se trouvaient du mauvais côté de ces barbelés qui sortaient de sa machine ?

D'autrefois, je tentais d'évaluer le nombre de kilomètres qu'il avait fallu placer autour de notre stalag et combien en fallait-il pour contenir, à travers le monde en guerre, tous ces prisonniers et ces autres victimes de la folie des hommes.

Barbelés de misère ! Que de malheurs et de souffrances on pourrait soulager, que de vivres on pourrait donner à ceux qui ont faim avec le prix de ces barbelés qui aujourd'hui servent encore à priver de liberté des innocents.

Regardons-les encore, amis P.G., et par notre union montrons notre volonté formelle de les voir bannir à tout jamais. (Cité du « Mirador Nivellois » par le bulletin de l'Amicale belge des X).

Pratique avant tout, AYMONIN rejoint Chabert : « Cher ami, il est vrai que des anciens prisonniers ne portent pas leur insigne et ceux qui ont une boutonnière à leur veston ont tort.

Mais as-tu remarqué que l'insigne qui s'agrafrait comme une épingle anglaise est devenue introuvable ? Même celui du X A, B, C ne s'agrafe pas et, pour ma part, j'ai soudé le mien au fer à l'étain.

J'ai constaté que dans la section A.C.P.G. dont je suis le trésorier, la moitié de mes amis ne le portaient pas, manque de boutonnière.

Il faudrait en parler à la Fédération et beaucoup d'insignes barbelés refléuriraient. Bien à toi. Aymonin ».

Elevant le débat, voici la réflexion du héros de l'admirable livre « Missa sine nomine », de Ernst WIECHERT (1887-1950), professeur et écrivain allemand antinazi, quatre ans interné à Buchenwald :

« Il y a des époques, dit le baron, où les hommes croient aux barbelés. Les vainqueurs comme les vaincus. C'est une foi de primitifs. Il faut se mettre à croire à autre chose ».

—000—

L'hiver persiste et signe. Sous ma fenêtre, une mince haie de pyranthas offre ses baies rouges à des ribambelles de merles affamés par la neige et le froid. Tapi sous les branches, un chat jaune et gris guette : soudain, tel un ressort lâché, il bondit au milieu des oiseaux imprudents et s'invite au festin !

Quelques plumes éparses indiquent le drame...

—000—

L'air chaud venu du Sud a balayé en une nuit les nuées glacées des rives de Garonne et, du coup, Bordeaux a retrouvé son habituel climat.

Dans les rues désertes du dimanche, il fait bon marcher. Piéton curieux, je vais à ma fantaisie quand, soudain, un nom de rue, pour le moins insolite, me retient : Rue j'adore l'égalité. Les lettres ressortent en creux à même la pierre lavée. Il y a de la Révolution dans l'air. Et quelle belle carte de visite !

Hélas, à cet amoureux de la princesse égalité, le vent de l'Histoire devait substituer le nom de la Monbazou, célèbre Frondeuse en son temps. Sur émail bleu et blanc, une restauration dépourvue de poésie.

Me revient alors en mémoire le vers célèbre d'André Suarès (1868-1948), l'auteur méconnu du « Voyage du condottiere », de « Tolstoï vivant », de « Temples grecs, maisons des dieux » et autres œuvres :

« Egalité, égalité, ô sainte égalité, ton vrai nom est envie ».

Le hasard, qui est un dieu malin, quelques heures après ma promenade, déposait dans ma boîte « Eux et Nous », janvier 1985. En page 3, sous la plume du Râleur, avec pour titre... l'Egalité, je lus :

« Elle fait partie de la devise de notre France, avec la Liberté et la Fraternité. Il faut dire que c'est un beau programme et, s'il était adopté dans le monde entier, on ne parlerait plus de conflits.

Mais, hélas, il n'en est rien et, même dans la nature, il n'y a que des différences. Rien n'y est égal ou semblable absolument. Tenez, par exemple, décorez une mandarine, c'est la saison. Vous y trouverez tantôt 9, tantôt 10 et même 11 quartiers dont aucun ne sera semblable à l'autre. Les exemples foisonnent, parmi les fleurs, les fruits, etc...

Alors comment voulez-vous que les humains soient égaux en naissant ou en grandissant. C'est une utopie. Et, au fond, cela vaut mieux ainsi ».

Belle « démonstration »... Mais si l'Egalité de la devise républicaine et celle de mon « coin de rue » était l'autre nom de la Justice ?

(fin janvier).

J. TERRAUBELLA.

Tombola 1985

N°	Lots	N°	Lots	N°	Lots	N°	Lots	N°	Lots
10018	1 service de table	13162	3 serviettes toilette	16336	1 coffret de mouchoirs	19517	1 coffret mouch. homme	22633	1 stylo 4 couleurs
10134	1 porte-photo pendule	13229	6 torchons	16444	6 torchons	19620	1 livre	22719	1 sac porte-tout noir
10247	3 serviettes toilette	13311	1 service de table	16591	1 service de table	19738	1 service de table	22854	1 nappe
10381	1 nappe	13452	1 foulard	16682	1 porte-tout Bordeaux	19872	1 cof. sac et porte-clefs	22925	1 porte-photo pendule
10456	1 coffret mouch. homme	13541	1 coffret mouch. homme	16743	3 serviettes de toilette	19928	1 index téléphone	23089	1 bloc-adresses
10572	6 torchons	13608	1 boîte papier à lettres	16858	1 foulard	20043	1 nappe	23113	3 serviettes de toilette
10690	1 cof. sac et porte-clefs	13738	1 nappe	16974	1 index téléphone	20111	1 porte-photo pendule	23264	1 coffret de mouchoirs
10718	1 boîte papier à lettres	13872	1 coffret mouchoirs	17043	1 nappe	20232	6 torchons	23372	1 livre
10823	3 serviettes de toilette	13911	6 torchons	17191	1 coffret de mouchoirs	20377	1 sac porte-tout noir	23426	6 torchons
10965	6 torchons	14056	1 foulard	17287	1 livre	20488	1 service de table	23517	1 service de table
11094	1 coffret mouch. homme	14167	1 service de table	17364	6 torchons	20577	1 porte-tout Bordeaux	23688	1 coffret mouch. homme
11137	1 service de table	14248	1 porte-monnaie cuir	17473	1 pendulette	20669	3 serviettes de toilette	23736	3 serviettes de toilette
11248	3 serviettes toilette	14321	6 torchons	17579	1 boîte papier à lettres	20755	1 coffret mouch. homme	23821	6 torchons
11321	1 nappe	14487	1 foulard	17623	1 nappe	20867	1 boîte papier à lettres	23944	1 service de table
11407	1 foulard	14540	1 cof. sac et porte-clefs	17712	1 service de table	20902	1 coffret de mouchoirs	24009	1 caisse 3, champagne Bertin
11574	1 coffret mouch. homme	14655	1 stylo 4 couleurs	17849	1 coffret mouchoirs	21008	1 nappe	24136	1 service de table
11682	1 nappe	14793	3 serviettes de toilette	17912	1 nappe	21138	1 coffret mouch. homme	24275	1 nappe
11734	6 torchons	14834	1 nappe	18017	1 livre	21249	1 service de table	24303	1 bloc-adresses
11823	1 stylo	14977	1 coffret mouchoirs	18124	3 serviettes de toilette	21373	3 serviettes de toilette	24415	3 serviettes toilette
11946	1 nappe	15018	1 foulard	18223	6 torchons	21428	1 foulard	24587	1 coffret mouch. homme
12074	3 serviettes toilette	15173	1 coffret mouchoirs	18357	1 nappe	21532	6 torchons	24638	1 nappe
12124	1 parure Chic « Pierre Cardin »	15243	1 service de table	18469	1 coffret mouch. homme	21616	1 nappe	24743	1 pendulette
12243	1 foulard	15325	1 boîte papier à lettres	18540	1 service de table	21786	3 serviettes toilette	24801	1 service de table
12318	1 livre	15482	3 serviettes toilette	18673	1 foulard	21898	1 foulard	24820	6 torchons
12491	6 torchons	15591	6 torchons	18721	1 nappe	21934	1 coffret de mouchoirs		
12574	1 coffret mouchoirs	15608	6 torchons	18849	6 torchons	22075	1 nappe		
12637	3 serviettes toilette	15745	1 nappe	18937	1 coffret mouchoirs	22123	6 torchons		
12700	1 nappe	15823	1 service de table	19073	3 serviettes de toilette	22267	1 nappe		
12809	1 foulard	15947	1 foulard	19180	1 service de table	22384	1 service de table		
12964	1 nappe	16012	3 serviettes de toilette	19271	3 serviettes de toilette	22432	1 cof. sac et porte-clefs		
13038	6 torchons	16128	1 nappe	19356	1 pendulette	22575	1 parure Chic « Pierre Cardin »		
		16249	1 service de table	19442	1 foulard				

Le service de table se compose de 6 serviettes et d'une nappe. Envoyer à l'Amicale le billet gagnant pour recevoir le lot. Les lots ne seront envoyés qu'à partir du 20 mai.

CONCOURS SPORTIF



Voici les vainqueurs du Concours Sportif :
M. et Mme CHEMARIN.

TRANSACTIONS
IMMOBILIERES ET COMMERCIALES
ASSURANCES CREDIT

**AGENCE IMMOBILIÈRE
BASTIAISE**

CABINET Pierre MARTELLI

41, Boulevard Paoli - 20200 BASTIA
Téléphone : 31-38-02

SE TIENT A VOTRE DISPOSITION :

Pour achats et ventes d'appartements - Terrains à bâtir - Villas - Propriétés agricoles - Prêts immobiliers - Locations, etc...

AUBENAS - 11 MAI 1985

La « Journée du souvenir et de l'amitié » qui réunit chaque année, les Gardois, Ardéchois et Lozériens, respectés des Stalags VB et X A, B, C, aura lieu le

Samedi 11 mai 1985 à Aubenas

Comme c'est — faut-il le rappeler — le 40^e anniversaire de la capitulation nazie, mais surtout de la libération des camps et de notre retour à la liberté, nous devons de fêter dignement cet événement qu'aucun de nous n'a pu oublier.

Une messe concélébrée par des prêtres, anciens de nos stalags, à la mémoire de tous les P.G. morts en captivité ou depuis leur retour, aura lieu à 11 h 15 à la chapelle du Petit Séminaire d'Aubenas, rue Georges Couderc, suivie d'un dépôt de gerbe au Monument aux Morts.

Un repas fraternel nous réunira enfin, avec nos épouses, à l'Hôtel-Restaurant de « La Pinède » route du Camping. Tél. (75) 35-25-88.

Naturellement, les veuves de nos camarades disparus sont bien cordialement invitées à cette journée.

Les inscriptions sont d'ores et déjà reçues (dernier délai 25 avril) par notre camarade René MOUFFLET, « Bergnier » à Laurac-en-Vivaraire, 07110 LARGENTIÈRE. Tél. (75) 36-85-17.

Nous vous espérons nombreux, dans la joie de se retrouver une fois encore.

R. M.

La gazette de Heide

Comme en 1984, je me suis rendu à la réunion de l'Amicale des stalags VB XA, B, C comme toujours entre deux T.G.V.

Voyage sans histoire. Je me suis trouvé moins dépayssé, ayant fait connaissance l'an dernier des têtes de l'association : Langevin, Perron, Terraubella, Verba, etc. J'aurai bien aimé rencontrer Adam, XA (le héros des égouts de Villingen) pour qui j'ai beaucoup d'admiration, mais sa santé ne le lui permettait pas. Je lui souhaite un bon rétablissement.

J'ai fait également connaissance avec Ista, seul représentant belge, et Paul Ducloux le chroniqueur bien connu.

Le Président d'honneur Lavier, nous a lu un poème en jeux de mots englobant les noms des amicalistes célèbres du bureau. Excusez moi le vouvoiement, une fois, mais vous nous L'AVIEZ caché ce talent, cher ami. L'ami Perron qui se dit tripède, en a bien ri.

J'ai eu le plaisir de me retrouver avec mon « pote de Büsum » accompagné de sa charmante épouse Nadia, qui a obtenu un succès mérité auprès de ses voisins de table.

Le repas était excellent. L'orchestre, quoique un peu bruyant (mais il faut dire que la mode est aux décibels) nous a charmé avec ses danses que nous aimions quand nous étions plus jeunes.

Je revis Mme Auville, ma malheureuse cavalière de l'an dernier — je lui avais affreusement marché sur les pieds — qui a tenu à ce que je répare ma maladresse et nous avons valsé correctement, du moins me l'a-t-elle dit.

J'aurais aimé retrouver aussi quelques Heiders, surtout ceux de la région parisienne. Naturellement comme le dit Roger nos petites réunions sont « plus intimes », mais l'un n'empêche pas l'autre, et à notre âge il ne faut pas négliger les occasions de se rencontrer.

J'irai Porte de Versailles avec le drapeau de ma section, peut-être verrais-je quelques-uns de vous ? car je ne pourrai pas aller au Mont Saint-Michel, trop loin pour moi. Paulette va mieux... tout doucement comme l'on dit chez nous.

J'ai déploré de n'avoir pas vu Eric Gros, empêché, qui m'a rendu un service. Par contre j'ai eu des nouvelles d'un arrière-cousin, Henri Aymonin, dont j'étais sans nouvelles depuis 40 ans, et, un P.G. a très bien connu le beau-père de mon fils du même kommando que lui. La terre est petite.

Je vous laisse là, mes amis(es), en vous faisant part de mes amitiés.

Jean AYMONIN. XA-B 2764 IX B

P.S. Mon livre « Les Années Tristes » est parti chez l'éditeur.

Chers amis (es)

Vous avez tous reçu la circulaire de Roger Marquette annonçant le changement de lieu de la réunion du 5 juin. Elle se fera donc en Bretagne, dans le pays natal de notre ami l'Abbé Feuillet, à Saint-Georges de Reintembault.

Je ne pourrai hélas pas y assister, pour la même raison que l'an dernier. Pour Maule, il m'aurait été facile de m'y rendre entre deux T.G.V., mais à l'heure actuelle il m'est impossible de laisser ma femme plusieurs jours seule, tant pis.

Pour la première fois depuis l'ouverture de cette gazette nous avons à déplorer deux deuils : l'épouse de Théo Roué et celle de notre camarade belge Gilbert Bassiaux. A tous deux le gazetier exprime ses sincères condoléances.

Maintenant pour changer un peu je vous communique une « nouvelle » ANTE BELLUM (d'avant guerre). Cette anecdote s'est passée dans mon régiment, alors que j'étais encore jeune soldat. Cela changera un peu de la captivité.

Amitiés à tous et à toutes.

Jean AYMONIN.

Bizutage au 13^e régiment de tirailleurs algériens

Dans les années 1930, la Nième cie du Nième Bataillon du 13^e R.T.A. devait toucher deux sous-lieutenants, frais émoulus de Saint-Cyr.

Ces officiers débarqueraient du « Nicolas Paquet » ou du « Koutoubia » ou de quelqu'autre paquebot venant de France. Ensuite le train de la ligne Casa-Fez-Oudjda les déposerait en gare de Fez où un délégué du régiment viendrait les chercher.

Nos deux cyrards avaient demandé à servir dans ce glorieux régiment car ils brûlaient d'en découdre.

A Saint-Cyr, ils avaient retenu l'épopée de Bournazel (le diable rouge) qui, revêtu de son burnous éclatant, prenait d'assaut à la tête de ses troupes les pitons farcis de « salopards » sans recevoir un coup de fusil !

Ils auraient aussi bien aimé descendre les escaliers du Maroc-Hôtel à cheval sur un superbe étalon arabe, sous l'œil admiratif des demi-mondaines.

Hélas, le Maroc était redevenu calme, mais qui sait, il y avait peut-être des actions d'éclat à faire et sûrement des cœurs à conquérir.

Les deux jeunes gens descendirent donc sur le quai de la gare de Fez bourdonnant de mouches, dans la poussière et la chaleur d'une fin d'après-midi d'été, où personne ne les attendait.

Ils sortirent sur la place de la gare, véritable caravansérail grouillant de djellabas multicolores et de chéchias enturbannées. Une odeur d'animaux flottait dans l'air.

Des moutchous (gamins) porteurs se chargèrent des bagages. La gare de Fez ne ressemblait en rien à celle de Casablanca, elle était entourée de terrains vagues et incultes où seuls poussaient les douds.

Nos voyageurs cherchaient des yeux un officier ou un représentant du régiment, quand leur regard fut attiré par un étrange équipage militaire composé d'une voiture à deux roues, attelée à un mulet squelettique, que tenait par le licol un tirailleur basané coiffé d'un chèche kaki. Il rectifia la position, salua et leur fit signe d'approcher.

Les officiers ayant lu sur le col de la veste du muletier le chiffre 13, firent charger par les porteurs les cantines fraîchement peintes où s'épalaient en lettres blanches leur nom et leur nouveau grade. Ils s'apprêtaient à louer un fiacre quand le soldat leur dit :

« CAPTANE GALLIEC, FICIENNETTES ERC'BOU MA HANNAH FI L'ARABA » et il traduisit : « L'captane i dit, liot'nants ti monte fic moi sur l'araba (charrette) ».

Ils auraient certes préféré la suivre en calèche, mais un ordre est un ordre, il n'y a pas à discuter, et ARRA ZIDA direction DAHR MARHRES.

Le chemin le plus court aurait été de passer devant le stade, puis de traverser l'ancien aqueduc qui alimentait jadis le mellah, de redescendre vers le « ravin de la mort » et de remonter sur le quartier ; mais le muletier voulait sans doute faire voir la ville nouvelle à ses passagers. Il enfila la rue de la gare bordée d'eucalyptus, puis l'avenue de France ombragée de palmiers, où circulaient des voitures automobiles, passa devant la poste et remonta le boulevard Poeymireau, dont les trottoirs, rendez-vous de la jeunesse européenne, débordaient de promeneurs en pantalons blancs et en robes claires. Les terrasses étaient bondées de consommateurs assis devant une boisson fraîche.

Il passa ainsi devant « La Renaissance », le plus grand café de la ville, où une brochette d'officiers de toutes armes prenaient l'anisette à la fraîcheur.

Le conducteur se dressa sur ses jambes, salua et dit : « Y en a officis 13^e Tarailor ».

Nos jeunes Saint-Cyriens l'imitèrent et saluèrent à leur tour, puis se rassirent après les avoir dépassés.

L'araba prit le sens giratoire au milieu des coups de klaxons et s'engagea, après la place de l'Industrie, vers la cathédrale, redescendit sur le ravin, passa le pont et emprunta un sentier à peine carrossable qui la mena au quartier.

La sentinelle présenta les armes, des hommes vinrent décharger les bagages et un planton conduisit les nouveaux arrivés au bureau de la Compagnie.

Là, ils furent surpris de retrouver leur cicérone qui leur dit en mauvais français, mais en parfait sabir : « L'captan i vint ti souite, ji va sarchi loui, gaddou'lahnah (asseyez-vous) », puis il s'engagea sous le rideau chass-mouches qui barrait la porte au fond de la pièce.

Il revint presque aussitôt, tenant un képi à trois galons qu'il posa sur le bureau... Puis, enlevant posément son chèche et sa veste de toile, il apparut en vareuse triplement galonnée et, se coiffant du képi, il se présenta : « Capitaine D..., commandant le Nième Compagnie. Je vous souhaite la bienvenue ! » Devant leur figure ébahie il ajouta : « Avouez que vous vous êtes bien faits avoir ». Puis il les conduisit au mess où un « abreuvoir » était prévu en leur honneur.

Cette histoire s'est réellement passée au 13^e R.T.A. J'en ai entendu parler au fort Prioux où, pendant mes classes, sous les toiles ondulées, nous nous racontions les bonnes histoires du régiment.

Le capitaine D... est actuellement colonel à la retraite. Je m'excuse auprès de lui si j'ai un peu trop imagé mon récit, mais le tirailleur n'est-il pas un impudent rêveur mélangeant sans vergogne le vrai et l'imaginaire ?... et j'en suis un !

Cette histoire aurait mérité de figurer au répertoire du merveilleux conteur indigène qui, par ses chansons rythmées, entraînait ses camarades pendant les longues marches sous le soleil marocain, ou les pluies du pays messin.

LA HALLAH.
TART'EL GUITOUNE...

Jean AYMONIN.

2^e Compagnie 3^e Bataillon 13^e R.T.A.
puis, hélas : 27641 X B.

Plusieurs de nos amis nous ont écrit pour se plaindre des frais supplémentaires occasionnés par l'envoi de mandat-poste, quand il serait si simple et moins onéreux d'envoyer un chèque pour payer leur cotisation ! C'est un vrai malentendu, car si nous envoyons des mandats-cartes en blanc, avec notre adresse, c'est pour éviter à ceux QUI N'ONT PAS de compte-postal ou compte-bancaire, la peine de rechercher les coordonnées de notre amicale.

Il va sans dire que nous préférons de beaucoup un chèque ou C.C.P. car la lecture du nom et de l'adresse de l'expéditeur est beaucoup plus lisible, puisque imprimée.

Excusez- nous de ne pas avoir été plus explicites jusqu'à ce jour, et croyez chers amis à toute notre affection. Merci encore pour votre soutien.

Robert VERBA.

SIGMARINGEN - ENGELSWIES

Maurice LECOMPTE, le correspondant de cette modeste rubrique, ne s'est pas rendu cette année à l'Assemblée générale à La Chesnaie du Roy. Ce sera pour 1986, car la santé s'améliore...

J'ai pris note dans le « Courrier de l'Amicale » des messages de : WELTE Raymond, de la Bresse, de AUBERT Marcel, de Beauvais, de PORTAL André, de Vagny. ALI Jean, de Briollay est redevenu en excellente forme, il attend la belle saison pour voyager.

Hélas dans « Carnet Noir », notre ami Marcel MAQUIN, à Brancourt-en-Laonnois a eu la douleur de perdre sa compagne Suzanne. Courage, Marcel, de tous les coins de France nous participons à ta peine et t'adressons nos fraternelles condoléances.

Maurice LECOMPTE.
49870 Varennes-sous-Montsoreau.

Merci mon cher camarade pour ta lettre du 14 mars et pour les compliments que tu fais au Lien.

J. T.

L'Amicale Belge des Stalags V ABC

Reçu avec trop de retard pour être publié dans le numéro du mois de mars, voici le communiqué que notre ami Armand ISTA vient de m'adresser :

L'Amicale Belge des Stalags VA, B, C invite tout spécialement ses amis Français à prendre part aux cérémonies du 40^e anniversaire de la libération des camps.

Cette année pour cette occasion, nous avons choisi BIEVRE. En 1975 c'est notre ami Paul STERPIN qui avait organisé le 30^e anniversaire dans cette même commune. Paul est décédé le 25 novembre 1981.

Sa fille, Marie-Paule, a voulu en souvenir de son père prendre la relève et organiser ces journées.

N'est-ce pas là un beau geste dont son père serait légitimement fier ? Aussi nous voulons être très nombreux pour lui manifester notre encouragement et notre admiration.

Voici le programme établi :

— Samedi 27 avril. Accueil au Patro St-Hubert à 100 mètres de l'église, à partir de 14 heures.
Dans l'après-midi, visite du Musée du Tabac à Vresse-sur-Semois. Le soir dîner en commun.

— Dimanche : 10 heures, service religieux concélébré par le R.P. FORTHOMME, aumônier national de l'Amicale, M. l'Abbé Pierre BOYER-CHAMMARD et l'Abbé Robert JAVELET.

11 heures, dépôt de fleurs au monument aux Morts des 2 guerres.
11 h 15, réception à l'Hôtel de Ville.
12 heures, Assemblée générale statutaire.
13 heures, Banquet démocratique Franco-Belge.

● Logement, à réserver avant le 31 mars Hôtel MENU-CHENET, 1 lit 690 + 115 PD, ou LE PRERIAL 680 + 180 PD = 1 personne 880 pdc.

● Menu du samedi : Filet de sole crème Andalouse ; Gigue de marcassin grand Veneur ; pommes croquettes, fromage ; pâtisserie ; café. 1/2 bouteille de vin par personne. Prix : 750 FB.

● Menu du dimanche : Saumon Belle-vue crème Ardennaise ; Bœuf Jardinière ; Pommes Parisiennes ; Fromage ; Glace ; Café. 1/2 bouteille de vin par personne. Prix : 750 FB.

Nous espérons que nos amis Français seront très nombreux cette année encore. Les camarades désireux de s'inscrire peuvent écrire à Mlle STERPIN, rue d'Houdremont 4 à 6860 Bièvre. Tél. 061/511121.

Le règlement se fera à l'arrivée sur le lieu d'accueil.

Bonne route !

Armand ISTA.

DANS LE CADRE DES MANIFESTATIONS DU 40^e ANNIVERSAIRE

NORMANDIE

CALVADOS - EURE - MANCHE - ORNE - SEINE-MARITIME

JOURNEE AMICALISTE LE JEUDI 2 MAI 1985

A VIMOUTIER (Orne)

Nous vous attendons avec vos épouses et vos amis pour célébrer ensemble, sous la présidence de Marcel SIMONNEAU, Président de l'Union Nationale des Amicales de Camps de Prisonniers de Guerre, le 40^e anniversaire de la libération des camps sous les signes du souvenir, de l'amitié et de la reconnaissance.

Les programme et horaire suivants ont été retenus :
— 9 heures : Messe (facultative) en l'église de Vimoutiers,
— 9 h 45 : Dépôt de gerbes au Monument aux Morts,
— 10 heures : Réunions amicalistes, retrouvailles,
— 11 heures : Exposé du Président Marcel SIMONNEAU,
— 12 heures : Réception par la municipalité,
— 13 heures : Repas amical à la salle des fêtes, TOMBOLA : (les lots en nature ou en espèces seront les bienvenus),
— 17 heures : Départ pour le Mémorial Montormel,
— 17 h 30 : Dépôt de gerbe et exposé sur le déroulement des derniers combats de la « poche de Falaise »,
— 18 heures : Dislocation.

● Inscriptions avant le 15 avril 1985.

Prix de la participation à cette journée : 115 F par personne.

Renseignements auprès de René TASSERY, Délégué U.N.A.C. de l'Orne, 3, rue Cyprien Brard, 61300 L'Aigle. Tél. (33) 24-38-20.



LES ANCIENS D'ULM

Paris... Village...

Ce dimanche 24 février 1985, la Chaussée d'Antin est déserte.

Cette voie si bruyante, si commerçante en semaine, est calme et tranquille. Les magasins sont en veilleuse... rideaux et volets fermés.

Il est midi à la Trinité quand nous arrivons à « Opéra-Provence ». Jean et Germaine BATUT m'accompagnent.

Si la rue de la Chaussée d'Antin est déserte, par contre quelle animation à notre restaurant !

Le Président LANGEVIN peut être satisfait : ce « premier déjeuner » est un succès. Il était prévu une trentaine de convives, nous étions 46 ! Ce qui prouve bien que les rentrées tardives sont un obstacle sérieux pour le repas du soir, le premier jeudi du mois. Cependant, malgré le succès obtenu par ce premier déjeuner du dimanche, le dîner du premier jeudi est maintenu pour ceux que les rentrées tardives ne rebutent pas. Mais on se retrouvera de temps en temps, le dimanche, pour déjeuner ; le prochain étant prévu pour un dimanche de mai, la date exacte vous sera précisée par Le Lien. Préparez-vous donc à passer un bon dimanche entre amis.

Ulm fait toujours recette, mais nous avons dû déplorer l'absence de son Président René SCHROEDER, victime d'un lumbago. Malgré tout son courage notre ami a dû renoncer avec son épouse, à être des nôtres... et nous l'avons tous regretté. Meilleurs vœux de prompt et complet rétablissement à notre dévoué et si actif camarade et ami-président.

Parmi les convives présents pour les Anciens d'Ulm :

Mmes Courtier, Berchot, Cadoux, Vechambre, Miquel, Huguette Crouta. MM. et Mmes : Batut, Hinz, Sénéchal, Duez, Balasse, Arnoult, Reiser, de Nancy, avec Roger et Paulette Rein, de retour du Maroc.

Pour raison de santé, excusés et tant regrettés : nos bons amis Fauchoux et Gressel auxquels nous

souhaitons un prompt rétablissement et leurs présences à Vincennes le 24 mars.

Un coup de fil, le matin, d'Aimée YVONET, de Chard, avec tout plein de grosses bisces pour tous les amis éloignés. Merci chère Aimée... nous vous les rendrons le 24 mars à Vincennes.

Lucien VIALARD.

COURRIER

Merci à Roger et Paulette REIN, en voyage au Maroc, « Un séjour trop court... » mais ils en profitent au maximum. Avec toutes leurs amitiés.

Nos amis PONROY sont à Antibes. La convalescence se passe bien, mais le soleil boude un peu. Ils rentreront pour le baptême de leur petit-fils.

A les revoir, en pleine forme, le 24 mars.

Nos amis belges ISTA terminent eux aussi leur séjour à Menton en pleine convalescence pour Armand. Nous les reverrons avec joie le 24 mars. A bientôt Jeanne et Armand. Nous vous embrassons.

Les enfants de nos amis BELMANS (de Belgique) sont à La Clusaz, favorisés par un temps magnifique, beaucoup de neige pour la joie des petits et des grands. Merci de leurs fidèles pensées.

NOCES D'OR

René SCHROEDER et son épouse Marguerite ont fêté leur cinquantième année de mariage, entourés de leurs enfants, parents et nombreux amis.

Toutes nos félicitations à notre Président et à son épouse. Vœux de bonheur, de longévité et de santé... et que longtemps encore nous les conservions avec nous.

Reçus à la mairie du 20^e arrondissement de Paris, ils ont signé le Livre d'Or, reçu les compliments du Maire et l'accolade de notre cher camarade BRANDT. Bravo... A bientôt.

NOS PEINES

Madame RIGOT-DERISOU nous fait part du décès de son père François DERISOU.

Cet homme de cœur, si accueillant, nous laisse un douloureux souvenir et un grand vide dans la famille DERISOU. Frère d'Antoine DERISOU, notre regretté aumônier, il repose à côté de lui dans le petit cimetière de Vauzy.

A Madame Françoise DERISOU son épouse, à ses enfants, petits-enfants, à ses sœurs, frères et amis, aux familles DERISOU, RIGOT, LALOY, les Anciens d'Ulm renouvellent toutes leurs sincères condoléances et leur sympathie attristée.

Vauzy, 12 février 1985.

Jean BLANC, Ancien d'Ulm, nous a quittés après une longue et douloureuse maladie qu'il avait supportée courageusement, le 3 mars à Evreux, à l'âge de 71 ans.

plus en plus, cela au détriment de l'amitié profonde qui nous a unis dans l'adversité.

Si bien qu'à l'issue de l'assemblée générale qui vient d'avoir lieu pour le quarantième anniversaire de notre libération, je constate une fois de plus, malheureusement que, malgré mes appels répétés, un seul de nos camarades, notre ami MARSCHAL et Mme étaient présents à la table du 604. Avouez, mes bons amis que cela est vraiment décevant et que j'en arrive à me demander si je vais continuer à servir d'agent de liaison entre vous. Avant de quitter Altenbruch j'ai pourtant promis — et j'ai tenu parole jusqu'à ce jour — d'être le dernier à essayer de maintenir le contact... mais je ne suis guère récompensé.

Concernant notre table, nous aurions dû avoir une « unité » de plus : notre toujours fidèle ami FRUGIER, inscrit depuis longtemps, a été obligé de se désister quelques jours avant, atteint d'une bonne grippe — en l'espérant guéri, ami !

Relevé dans les Lien de février et mars :

De JOUILLEROT, ses vœux et un grand bonjour à tous les copains du 604.

De MARSCHAL qui utilise — et il a raison — Le Lien comme trait d'union (ce titre ne vous rappelle rien ?) pour vous adresser à tous, ses meilleurs vœux pour 1985. Voilà qui est fait.

Un coup de fil de Mme BRESSON — qu'elle en soit vivement remerciée — qui se trouve bien seule, hélas, depuis la disparition de notre ami Maurice ; nous lui souhaitons beaucoup de courage et une meilleure santé.

Des nouvelles de nos amis DROUOT en bonne forme malgré les rigueurs de la température de

Il ne comptait que des amis parmi tant de camarades qui le pleurent aujourd'hui. Serviable, empressé, il ne savait que faire pour rendre service à chacun de nous. Fervent amicaliste VB, fidèle à nos réunions, à nos voyages qu'il animait par son esprit, sa gentillesse, sa bonhomie tranquille.

Nous le pleurerons tous, le vide qu'il laisse dans nos rangs est grand.

La cérémonie religieuse a eu lieu en l'église d'Arnières-sur-Iton, le 7 mars, devant une foule nombreuse (camarades et amis du défunt).

Le drapeau de l'Amicale VB-XA, B, C était porté par Alphonse HINZ, ancien l'Ulm et camarade de kommando de Jean, entouré des drapeaux des A. C. d'Evreux et d'Arnières-sur-Iton. De nombreux camarades, Anciens d'Ulm étaient présents aux obsèques.

L'inhumation a eu lieu dans l'intimité familiale.

Un autre deuil vient de frapper notre grande famille Ulmiste. Notre ami André PRIGENT, Ancien d'Ulm, est décédé le 8 mars 1985, à l'âge de 68 ans, à l'hôpital de Créteil.

L'inhumation de notre camarade a eu lieu au Cimetière de Pantin. Cinq anciens d'Ulm étaient présents aux obsèques.

Aux familles de nos deux camarades les Anciens d'Ulm présentent leurs sincères condoléances et partagent leur peine en ces douloureuses circonstances.

DATES A RETENIR

Jean BATUT, rétabli, a repris son chevalet et ses pinceaux et nous donne les dates de ses prochaines expositions. A ne pas manquer !

LE GROUPE DES PEINTRES DU MARAIS « LES JOURNEES DE LA PEINTURE »

Dates des « Journées de la Peinture » :

- 5 mai : place des Vosges.
- 26 mai : Square Jean XXIII, Notre-Dame.
- 9 juin : Jardin du Palais-Royal.
- 16 juin : Square des Innocents.
- 7 juillet : Rue Saint-Martin.
- 8 septembre : Square des Innocents.
- 22 septembre : Place des Vosges.

Lucien VIALARD.
Ancien d'Ulm - VB.

REMERCIEMENTS

Mme Françoise DERISOU et ses enfants, les familles DERISOU, RIGOT, LALOY vous remercient de tout cœur de l'amitié que vous leur avez témoignée et de la part que vous avez prise lors du décès de François DERISOU, leur époux, père et frère regretté.



Quarante années viennent de s'écouler... gardons le souvenir de tous nos disparus et en particulier de nos camarades du kdo 604 partis bien trop tôt, hélas !

Malheureusement, au fil des ans, il apparaît que le souvenir des uns et des autres, pour les uns et les autres, l'âge aidant il est vrai, s'assombrit de

LE DIMANCHE... A PARIS

Le Bureau de l'Amicale avait, lors de sa réunion mensuelle de décembre 1984, et devant les difficultés de plus en plus évidentes aux amicalistes VB-XA, B, C à se rendre, le premier jeudi du mois, au dîner de l'Amicale, trouvé une solution élégante en proposant à nos amis P. G. un rendez-vous un dimanche de février à midi, à notre restaurant habituel à « Opéra-Provence ». Le dimanche 24 février 1985 avait été choisi, avec l'accord de la direction du restaurant. Le dimanche à « Opéra-Provence » la clientèle est moins nombreuse que la semaine et une salle pouvait nous être réservée. Une seule difficulté pour réussir ce rendez-vous dominical, le nombre des convives ! Une rapide enquête parmi nos camarades parisiens et au départ nous pouvions compter sur une trentaine de participants.

Eh bien, à l'arrivée, ce dimanche 24 février, nous étions quarante-six ! Et nous avons retrouvé des figures amies qui ne pouvaient plus assister, avec regrets, au dîner mensuel du premier jeudi, pour des raisons de transports ou d'insécurité.

Les Anciens d'Ulm, sans lesquels toute réunion ne peut être un succès, avaient fait donner la garde... et même l'arrière-garde ! Notre ami Lucien VIALARD vous donne, dans sa rubrique « Sous l'Ormeau », dans ce

numéro du Lien, une relation très personnelle de la situation de ses troupes. Nous nous contenterons donc de signaler, outre les présences de nos amis Ulmistes, celles du Président LANGEVIN et Mme, GEHIN et Mme, MOURIER et Mme, VERBA et Mme, ROSE et Mme, PERRON et Mme, LAVIER et Mme, Mme GODARD, PLANQUE et Mme, DUMOTTIER et Mme, Mme HERZOG que nous avons été tous très heureux de revoir parmi nous ; notre « bras de fer » Michel BROUOT est venu partager notre dessert. Nos excuses à ceux qui auraient pu être oubliés.

Nous avons tous passé un agréable après-midi terminé, comme toujours par des chansons. Nos amis GEHIN, PLANQUE, LAVIER nous ont fort amusés et l'ami Luc DUMOTTIER nous a tous charmés par sa belle voix de baryton.

A 17 h 30 nous quittions l'Opéra-Provence fort heureux de cette belle réunion qui sera renouvelée un dimanche du mois de mai prochain, avant les vacances. Nous appelons nos amis à venir nombreux à cette seconde réunion dominicale.

Bien entendu les rendez-vous du premier jeudi du mois continueront pour ceux qui peuvent y assister.

H. PERRON.

Prochain déjeuner à « l'Opéra-Provence »
DIMANCHE 12 MAI

ALPES-MARITIMES ACTIVITES 1985

- Jeudi 14 mars : Visite de l'observatoire de Nice.
 - Jeudi 2 mai : Colomars, chez « Grec » « L'Oliveraie », route de la Cirole 06840 Colomars. Tél. 08-11-06. Boules, cartes, déjeuner et danses (possibilité d'un transport par car).
 - Jeudi 3 octobre : Visite de l'I.N.R.A. à Antibes. Repas au Restaurant « Le Vaugreier » Plaine de la Braga. R.N. 7, 06600 Antibes.
 - Jeudi 5 décembre : Réunion à la Brasserie « Le Kronenbourg », 55, rue Gioffredo à Nice, à 10 h 30, puis déjeuner libre à 12 h 30 à la Brasserie.
- Pour tous renseignements complémentaires s'adresser à Raymond Gosse, Délégué U.N.A.C. des Alpes-Maritimes, « Le Mandalay » Route de Draguignan, Le Tignet 06530 Peymeinade. Tél. 66-05-78.
- Enfin : Florence du 16 au 19 avril 1985
- Comme en février 1984, à la demande de nombreux camarades, un voyage de 4 jours est organisé avec les « Phocéens Cars », après Venise ce sera Florence ! Demander tous les détails du programme, les prix, à Raymond GOSSE.
- Inscription et règlement : aux « Phocéens Cars » à Nice pour le 5 mars dernier délai. IMPERATIF. Place Masséna. Tél. (93) 85-66-91.

Incredyable épopée

L'ami DUCLOUX — à qui tous ses amis souhaitent une réelle amélioration de santé — m'a adressé, pour insertion dans ce numéro, une relation proprement extraordinaire d'un « fait de guerre » de la campagne de 1940. A sa lecture, on fera aisément le rapprochement avec l'affaire de Domptail (Vosges) (Lien de mars).

C'est volontiers, et non sans quelque émotion, que nous publions ce « Périple de Francis VASLET », notre camarade de guerre et de captivité, et nouvel amicaliste. Si, comme nous, il se retrouva libre en 1945, sa VRAIE libération intervint lorsque, miraculeusement, il échappa cinq ans plus tôt à la fureur sadique des S.S., pour qui les LOIS de la guerre comptaient moins que la moustache de leur Führer. Mille fois sur leur passage ils le firent bien voir !

J. T.

A BEAUFORT, dans la Somme, il existe un monument un peu spécial... Sur la stèle on peut lire : « Dans ce village le 7 juin 1940, 31 soldats français, prisonniers de guerre, appartenant au 41^e R.I. et au 10^e R.A.D. de Rennes ont été lâchement abattus par les allemands ». En-dessous figurent les noms de ces pauvres martyrs.

Comment ai-je eu connaissance de l'existence de cette stèle commémorative ?

Notre fidèle amicaliste Emile MARTIN, de Moulins (Allier-et-Vilaine) m'a adressé récemment un long article paru dans un journal de la région avec comme titre : « 1939-1945. RESCAPE d'un peloton d'exécution, le périple de François VASLET ».

Avant de porter ces faits à la connaissance des lecteurs du Lien, j'ai écrit au « miraculé » Francis VASLET.

A la réception de ma lettre, une longue conversation téléphonique nous a permis de faire plus ample connaissance (Francis est comme moi, il a 72 ans). La conversation a été longue et animée; le P.G. qui a connu Sandbostel — kdo de culture aux environs de Hambourg — n'est pas un P.G. comme les autres; volontiers il m'a donné son accord pour raconter ses aventures; c'est incroyable !

Incorporé au 41^e Régiment d'Infanterie de Rennes, son régiment a rejoint Mulhouse, et à la suite de l'attaque allemande, il a été envoyé sur la Somme.

Le 5 juin l'offensive allemande s'est produite... : «...ils étaient six ou sept régiments dotés de plusieurs milliers de chars; nous étions quelques centaines et

nous n'avions que nos fusils... Héroïque résistance, décrochage, le régiment s'est disloqué. Nous nous sommes retrouvés face à un barrage allemand; nous avons été 35 à passer; les autres ont contourné le barrage; ils ne nous ont jamais rejoint». Après de nombreux accrochages ils sont arrivés au village de Beaufort.

Entouré par le groupe S.S. allemand, le bataillon a été conduit dans un petit chemin : « Nous avons attendu; le sous-lieutenant Rimel a été emmené en side-car; les allemands sont revenus vers nous en hurlant et nous ont emmenés quelque cent mètres plus loin. Là ils nous ont ordonné de nous rassembler et de nous serrer les uns contre les autres. Nous avons compris. Une auto-mitrailleuse était pointée sur le groupe. Mon voisin, Simon, pleurait; ils ont commencé à nous tirer dessus par derrière. Je me suis couché. Deux camarades sont tombés sur moi. Ma tête et mes épaules n'étaient pas protégées. Les Allemands sont ensuite passés pour donner le coup de grâce. J'ai fait le mort. Près de moi, un camarade blessé à mort a demandé le coup de grâce. On le lui a refusé. C'est lui qui m'a prévenu lorsque les Allemands sont partis... »

Quatre hommes parmi les 35 se sont relevés. Deux grièvement blessés. Théodore Delatouche, ami de Francis était également indemne... les deux derniers sont grimpés sur un pommier et y sont restés plusieurs heures. Delatouche a eu plus de chance que Francis, il est resté huit jours sur place dans un jardin; récupéré par des civils, il a pu, en vélo, rentrer chez lui.

Après de nombreuses péripéties, évitant de peu

l'ennemi : «...toute la journée j'ai attendu, espérant le passage de civils... finalement je suis arrivé dans un village dont j'ignore le nom. Je suis entré dans une maison; tout semblait abandonné, j'ai trouvé une culotte de velours trop large, une chemise trouée et un veston qui me tombait aux genoux ».

Francis venait juste de camoufler ses papiers militaires au fond de l'armoire lorsque les Allemands ont pénétré dans la maison. « Je n'ai pas eu le temps d'ôter ma plaque d'immatriculation que je portais au poignet... » Après avoir été fouillé, il s'est retrouvé pour la seconde fois conduit sous la menace des armes. «...Ils trouvaient drôle qu'un jeune homme de mon âge soit en civil. D'autant plus que dans mon portefeuille ils avaient trouvé une photo où je posais en uniforme ». Francis n'a plus qu'une idée, enlever sa plaque d'immatriculation, un geste l'a trahi. Son identité de soldat s'est trouvée dévoilée. «...j'étais bon pour l'exécution. Pensez ! un soldat en civil ! »

La chance encore un fois a pourtant souri à Francis; il a été emmené dans deux camps en France et, ensuite, trois jours de train sans boire ni manger (nous avons connu cela...)

C'est ainsi qu'il débarqua comme beaucoup à Brémervorde... direction Sandbostel; il a eu la chance de tomber dans de bonnes familles de cultivateurs.

«...Je suis souvent revenu en pèlerinage sur les lieux de l'exécution. Un monument a été dressé. Je Je voulais dire à cet effet que le soldat noté « inconnu » sur la stèle s'appelait POISSON ».

L'article se termine ainsi : « Un souhait demeure dans le cœur de Francis VASLET : retrouver l'un des deux camarades blessés qui ont échappé à la mort à Beaufort... Il s'appelait LEFEVRE ».

Au cours de la conversation téléphonique il m'a indiqué qu'il n'a retrouvé que la veuve, LEFEVRE est mort il y a quelques années.

Il se trouvera peut-être parmi les lecteurs un P.G. qui a connu Francis dans les environs d'Hambourg.

VASLET va rejoindre l'Amicale; je lui ai indiqué au téléphone que son entrée parmi notre grande famille sera réglée par moi.

VASLET méritait bien cela...

P. DUCLOUX - 24593 X.B.

L'adresse de ce nouvel amicaliste est la suivante : Francis VASLET, La Roche 35460 Saint-Etienne-en-Cogles.

Le nid

C'est la fin de l'hiver. Une douce précoce Annonce les beaux jours qui arrivent en force. Le jeune cerisier paré de ses bourgeons, Servira de refuge aux jeunes oisillons. Des deux chardonnerets qui, sous cette tonnelle, Bâtissent avec amour l'accueillante nacelle.

La mère a déposé quatre œufs de porcelaine, Mouchetés de lilas, de lumière et d'ébène; Puis les a recouvert de son corps duveté. Me glissant doucement, sans être deviné, Je m'approchai du nid le plus près possible. Jamais ne l'aurait mon doux regard paisible.

L'éclosion eut lieu dès les fleurs printanières, Au beau temps revenu, celui des primevères. Les quatre petits nus comme des souriceaux, Avalent goulument mouches et vermisseaux, Que leurs parents volant d'une ronde incessante, S'en vont chasser au loin jusqu'à la nuit tombante.

Contre l'arbre se dresse un plot servant de siège, D'où je puis à loisir observer leur manège. Je ne les effraie point car mes petits amis Me saluent gentiment d'un joyeux gazouillis. Qu'ils savourent en paix leur bonheur éphémère, Car ils ne savent pas ce qu'il a de précaire !

Le plus fort s'envola dès qu'il eut son plumage, Pour se poser non loin sur un autre branchage; Suivi d'un plus petit, d'un vol mal assuré, Par le père et la mère il est encouragé. Là, quelques jours encore ils seront à leur charge, Ultime étape avant de voler vers le large.

J'attendis vainement la couvaison suivante... Puis découvris un jour une chose effrayante; Le sol était jonché de leur plumage d'or... Je vis dans ces débris sanguinolents encor Les restes d'un repas qu'un prédateur nocturne A fait de mes amis, par une nuit sans lune.

Nous eûmes trois enfants, ô comble d'allégresse ! Auxquels furent prodigués soins, amour et [tendresse.

Ils ont grandi, choyés dans la paix du foyer. Mais un jour à leur tour ils durent s'envoler, Laissant la maison vide et leurs chambres sont [telles,

Que ce nid délaissé par mes tendres oiselles...

A Saint-Aubin. Juin 1984.
Jean AYMONIN - 27641 X.B.

MONTAUVILLE (M.-et-M.)

HOMMAGE NATIONAL

le Dimanche 21 Avril 1985

au

MEMORIAL DE LA CAPTIVITE

11 heures :

CEREMONIE OFFICIELLE A LA NECROPOLE DU PETANT.

Visite à Monsieur le Baron

Par ce lumineux après-midi d'automne, le plaisir du maître — *delicia domini* — se détache en creux au linteau du porche de pierre grise. Nous sommes à La Brède en Aquitaine, chez Charles de Segondat, Baron de La Brède et de Montesquieu, ancien président à mortier du parlement de Bordeaux, de l'académie française, de l'academie royale des sciences et des belles-lettres de Prusse et de la société royale de Londres, l'immortel auteur des Lettres Persanes, de l'Esprit des lois, des Considérations et autres œuvres, né d'une famille noble de Guyenne le 18 janvier 1689.

La Brède, son lieu d'élection, de travail et de détente, *delicia domini*. Le seuil franchi, on accède à un petit vestibule où six colonnes en bois de chêne soutiennent un plafond à caisson fleurdelysé. Deux malles de cuir sombre rappellent au visiteur que le maître des lieux fut aussi un grand voyageur, pour l'étude et pour le plaisir.

L'Autriche, la Hongrie, « contrée opulente et fertile, habitée par une nation fière et généreuse », Venise et Rome, et les vastes pays arrosés par le Rhin, autant de lieux qu'il visita, s'instruisant des coutumes et des lois, dialoguant avec les hommes les plus en vues, « exercés à méditer ».

D'Alembert, dans son « Eloge de Monsieur de Montesquieu », écrivait : « Il résultait de ses observations que l'Allemagne était faite pour y voyager, l'Italie pour y séjourner, l'Angleterre pour y penser et la France pour y vivre. De retour dans sa patrie, Monsieur de Montesquieu se retira pendant deux ans à sa terre de La Brède ».

C'est là, dans les minuscules pièces de sa maison, ornées de portraits de famille et de quelques objets domestiques — ce n'était pas l'habitation principale du maître —, qu'entouré de nombreux secrétaires, il allait écrire son œuvre, remarquable et sage : *os justii meditabitur sapientiam*.

En haut d'un escalier de pierre usée, une porte étroite introduit dans la bibliothèque du philosophe : hic mortui docent morituri. Sur les deux grands murs latéraux, des armoires vitrées, ternies par le temps, dissimulent sur leurs rayons des milliers de volumes, ceux de l'écrivain d'un côté et, de l'autre, ceux dont il a usé pour les écrire : livres d'histoire et de droit, de sciences et de religion, récits de voyages, livres de poésie, vies des hommes illustres, etc... — les morts enseignent les vivants —. « L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne m'ait ôtée ».

Délaissant Paris, ses pairs en politique et en lettres, le baron de La Brède, « dès qu'il le pouvait, fuyait à sa terre; il y retrouvait sa philosophie, ses livres et le repos. Entouré de gens de la campagne dans ses heures de loisir, après avoir étudié l'homme dans le commerce du monde et dans l'histoire des nations, il l'étudiait encore dans ces âmes simples que seule la nature a instruites, et il y trouvait à apprendre. (...) La France et l'Europe le perdirent le 10 février 1755, à l'âge de soixante-six ans révolus ».

Modeste gentilhomme du pays de France, enchâssée dans un magnifique écrin de verdure, La Brède conserve le privilège d'avoir été la retraite studieuse d'un grand philosophe, adonné avec passion à l'étude des sociétés de son temps, occupé à découvrir le système de gouvernement qui concilierait le mieux et l'intérêt de l'Etat et le droit des

personnes. Nos démocraties d'Occident ne sont-elles pas fondées sur le principe de la séparation des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire défini par Montesquieu ?

Grand philosophe, fin politique, observateur averti, le baron de La Brède fut en même temps un grand seigneur dans ses terres. Le revenu confortable de ses métairies, sans l'enrichir, lui a permis d'imprimer ses œuvres et de financer ses voyages, son souci premier ayant été, en fier Gascon, « de ne point devoir sa fortune à quelque faveur de la Cour, mais bien en faisant valoir ses terres ».

La visite achevée, qui fut courte, je retrouvai avec plaisir les chaudes couleurs de l'automne aquitain et les douves profondes du château où les carpes sautaient dans le soleil couchant.

J. TERRAUBELLA.
(Nov. 84).

MOTS CROISÉS

N° 407

par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1									
2									
3									
4									
5									
6									
7									
8									
9									

HORIZONTALEMENT :

- 1. - Très appréciée des anciens P.G. pendant leur captivité. — 2. - Clarifiait d'une manière éclatante. — 3. - Sigle honni pendant l'occupation. - Recueil des livres saints. — 4. - Chercha à connaître quelque chose de caché. — 5. - Un des grands lacs américains. - Sigle d'un grand pacte. — 6. - Bassin artificiel. — 7. - Avais l'audace. - Epoque où l'on commence à compter les années. — 8. - Tendues avec force. — 9. - Essai. - Note.

VERTICALEMENT :

- 1. - Document servant de sauf-conduit pour franchir toutes les frontières. — 2. - Le « 1 » vertical lui donna la permission. — 3. - Traitait en raillant. — 4. - Largeur d'une étoffe. - Tranche d'une manière définitive. — 5. - Envoya la balle au-delà de l'adversaire. - Déesse, type de l'épouse et de la mère idéales. — 6. - Prénom de BABA. - Pronom indéfini. - Conjonction. — 7. - Détériorés volontairement. — 8. - Argile. — 9. - Se conclura par « atchom » et à tous les amis de l'Amicale : A vos souhaits et bonne santé.

quarante ans : 1945-1985

Ma Libération Kdo 6118 - Brême

Le 10 avril 1945, nous étions toujours dans le Camp, à Brême et tous les jours, il était question que l'on nous évacue. Les alliés lançaient des tracts, indiquant qu'ils étaient à quelques kilomètres de la ville et nous étions survolés très fréquemment par les avions alliés.

Le 11 avril, à 4 h 30 du matin, branle-bas de combat. Ordre nous est donné de prendre toutes nos affaires. Nous quittons le camp avec tout notre barda pour une destination inconnue.

Après des marches épuisantes et presque sans pause, nous sommes arrivés le 13 avril au soir au camp de Sandbostel, épuisés, les pieds en sang et pleins de cloques ; la plupart d'entre nous avaient abandonné le long de la route presque toutes leurs affaires tellement c'était pénible. Après une fouille, on nous a parqués dans une baraque sans lumière, sans eau, plus de plancher, plus de fenêtres, mélangés à des Russes et des Polonais qui se trouvaient déjà sur place. Ceux d'entre nous qui avaient le malheur de se déshabiller pour se mettre à leur aise ont eu la désagréable surprise de se retrouver seulement avec les affaires qu'ils avaient sur le dos, tout le restant leur avait été volé, même leurs chaussures.

14 avril 1945 : Ce matin, nous avons assisté à un triste spectacle, nous avions tous les larmes aux yeux. Les Allemands ramenaient des déportés qui venaient de je ne sais où et dans quel état ! Un petit decauville sillonnait la route d'où ils venaient et chargeait dans des wagonnets tous ceux qui tombaient ; il les ramenait au camp et sur ordre d'un gradé allemand, les gardiens renvoyaient les wagonnets dans lesquels il y avait pêle-mêle des morts et des vivants.

Parmi ces déportés il y avait de tout, des personnalités politiques, des officiers, des ecclésiastiques, des personnes de toutes conditions. Tous ceux qui ne se relevaient pas étaient chargés dans des charrettes et jetés dans des tranchées creusées dans ce but où il était ensuite versé de la chaux vive. Des milliers d'anciens P.G. de ce stalag ont vu ce spectacle et peuvent témoigner de ces faits vécus, qu'il ne faut pas oublier. Les rescapés faisaient peine à voir, ces moribonds se jetaient litté-

ralement sur la soupe qui leur était apportée, mangeant même des pommes de terre crues avec leurs épluchures, c'était pitoyable à voir.

Le 15 avril au matin, appel de tous les sous-officiers prisonniers et mise en route pour une nouvelle destination. A nouveau, marches forcées très dures vu notre condition physique très affaiblie, nous sommes arrivés le surlendemain dans un nouveau camp, à Westertimke où avaient été internés des aviateurs alliés qui avaient tout saccagé avant leur départ.

Nous avons aménagé nos dortoirs le mieux possible avec les matériaux trouvés sur place et notre nouvelle vie a commencé dans ce camp, avec l'espoir quand même, nous savions que les alliés étaient à proximité, car l'attitude de nos gardiens avait complètement changé, ils nous fichaient une paix royale.

Nous étions constamment survolés par les avions alliés. Les combats ont duré quelques jours dans le secteur où nous nous trouvions. Nous apercevions des groupes d'Allemands harassés qui fuyaient on ne sait où et la population était très anxieuse. Cette situation a duré jusqu'au 28 avril au matin où la première voiture blindée anglaise fit son apparition dans le camp.

Nous étions enfin libérés après 5 années de captivité, quelle joie fut la nôtre. Beaucoup de prisonniers sortaient du camp malgré l'interdiction et réquisitionnaient tout le ravitaillement qu'ils pouvaient trouver dans les fermes des alentours. Nous avions tellement à manger que ce fut vraiment un gâchis monstrueux. Les Anglais nous apportaient également un ravitaillement considérable, nous ne savions plus où donner de la tête. Nous touchions également des colis américains.

On nous annonçait tous les jours notre départ du camp et notre retour en France, mais tout a été long à se décider. Les alliés étaient encore en guerre et ne pouvaient pas s'occuper de nous, ils avaient des choses plus urgentes à faire. Cette situation a duré jusqu'au 14 mai au matin, jour où 25 camions sont entrés dans le camp et nous ont emmenés jusqu'à Lunebourg, dans un grand centre. Là, nous avons reçu un ravitaillement formidable, beaucoup de nourriture et des cigarettes en masse.

Le 17 mai, on a rassemblé tous les prisonniers de la baraque dans laquelle je me trouvais, on nous a fait monter dans des camions et nous avons été amenés au terrain de Luneburg. Quitter

ce pays maudit après une si longue captivité, cela était incroyable et quelle joie nous envahissait. On nous a dirigés vers de petits avions où nous montions par groupe de 20 ; ces avions s'envolaient à une cadence rapide.

Nous sommes arrivés assez rapidement à l'aérodrome de Bruxelles où nous avons été chaleureusement accueillis. De là, on nous a emmenés à la gare où nous avons embarqué dans un train pour Lille, c'était le 8 mai au matin. Arrivés à Lille, on nous a dirigés vers un centre de démobilisation. Après diverses formalités nous sommes repartis à la gare de Lille et avons pris de nouveau le train direction Paris. Nous sommes arrivés le lendemain matin 19 mai à la gare du Nord. Quelle joie fut la nôtre de se retrouver à Paris, c'était à peine croyable, on en pleurait de joie.

A nouveau, embarquement dans des autobus jusqu'au Vélodrome d'Hiver, et retour dans les gares pour beaucoup d'entre nous qui habitaient la province et qui repartaient dans toutes les directions pour rentrer chez eux.

En ce qui me concerne, je suis revenu à la gare de l'Est, une de mes sœurs habitant à proximité, ne voulant pas rentrer chez mes parents directement afin de leur éviter un gros choc, vu qu'il m'avait été impossible de les prévenir de mon retour.

Arrivé chez ma sœur, grande joie, étreinte, pleurs pour nos retrouvailles après tant d'années, mon beau-frère était rentré la veille, d'un autre coin d'Allemagne.

De suite, j'ai demandé après mes parents et ma sœur, après beaucoup d'hésitation, m'annonça que mon père, ma mère, mon frère et beaucoup d'autres membres de ma famille avaient été déportés par les Allemands.

Le 19 mai fut le jour le plus triste de ma vie, je pensais à la joie de tous mes compagnons de misère qui avaient le bonheur de retrouver leurs familles, ce ne fut malheureusement pas mon cas.

Des millions de personnes, femmes, enfants, vieillards, hommes de toutes conditions ont payé de leur vie et dans quelles circonstances, la folie meurtrière de tous les criminels nazis ; que tous ceux qui ont participé à ce génocide, à n'importe quel titre, soient rongés par le remords, j'en doute fort, mais bien plutôt par la crainte et la peur d'être démasqués à tout instant par ceux qui ont encore le courage de les rechercher et de les traquer plus de 40 ans après leurs crimes.

LANGELIER-LANGMAN R. - Stalag X.C.

Création de l'U.N.A.C. et des Amicales

(suite du n° 406)

Le 12 août 1942, au cours d'une réunion au Commissariat Général de Responsables de Camps, l'arrivée prochaine des premiers envois de fonds venant d'Allemagne est annoncée. Pour que ces fonds ne puissent pas être détournés de leur destination, un organisme spécial va être créé.

Le 8 septembre 1942, le commissaire général Maurice PINOT décide de créer un organisme unique réunissant les groupes déjà constitués entre rapatriés bénévoles d'un même camp et ceux qui se constitueront. Il prend donc des décisions, qui constituent l'acte de naissance légal de nos organisations :

Article I : Il est constitué pour les rapatriés de chaque camp de prisonniers de guerre un centre d'entraide dit : Centre d'Entraide de Camp, ayant pour mission :

— d'effectuer la distribution aux familles de prisonniers de chaque camp des fonds collectés par les services d'assistance créés dans les camps, — d'assurer la liaison entre l'action sociale exercée dans le cadre du camp et celle des centres d'entraide départementaux.

Article II : Un comité directeur des centres d'entraide de camp, siégeant à Paris est nommé par le commissaire général aux prisonniers de guerre rapatriés et aux familles de prisonniers de guerre.

Il reçoit délégation de celui-ci pour diriger, sous le contrôle du commissariat général l'activité des centres d'entraide de camp.

Le comité directeur comprend neuf membres provenant de camps distincts, trois oflags et six stalags ou kommandos. Il est renouvelable par le commissaire général au fur et à mesure des rapatriements.

Article III : Le comité directeur est assisté d'un secrétaire central chargé de l'exécution de ses décisions et de l'administration générale des C.E.A. de camp. Le personnel de ce secrétariat est choisi parmi les prisonniers rapatriés et les familles de prisonniers.

Le secrétaire central des C.E.A. de camp assiste aux séances du comité directeur.

Le 16 septembre 1942, le Commissaire PINOT désigne les membres du comité directeur : ADER Etienne (oflag XVII A), HARDY Jean (oflag IV D), MARAIS Charles (oflag VIA), DENTZER Marcel (stalag VIA), GAULLIER Roger (stalag XII A), ALLARDI, BOUXIN (stalag III A), DE L'ECLUSE (stalag XI A), VILNET (Aspirants).

Le 19 septembre 1942, le comité directeur désigne son bureau : Président : ADER, Vice-Président : ALLARDI, Secrétaire Central : BEURRIER (oflag XVII A).

Décide de fixer provisoirement le siège dans des locaux prêtés par BEURRIER au 164, rue du Faubourg Saint-Honoré à Paris.

Examine les propositions de locaux disponibles dont la recherche avait été entreprise dès le mois d'août.

Le 25 septembre 1942, le comité directeur prend la décision « historique », du moins pour nous de : — louer pour une durée de six mois ou un an, à compter de la signature du bail, « divers locaux sis à Paris, 68, rue de la Chaussée d'Antin, comprenant 25 pièces, au fond de la cour, le tout moyennant un loyer annuel de 60.000 francs charges comprises », — fixer le siège des centres d'entraide de camp dans ces locaux,

— donner tous pouvoirs à son président pour exécuter cette décision.

Le 30 septembre 1942, Maître Etienne ADER signe un bail pour une durée de six mois, renouvelable par tacite reconduction, pour la plus grande partie d'un ex-hôtel particulier, entre cour et jardin, et que beaucoup d'entre nous ont fréquenté assiduellement pendant près de 40 ans.

L'histoire longtemps controversée de cet hôtel, car les ouvrages tels que le Dictionnaire Historique des rues de Paris, de J. Hillairet, sont erronés, a finalement pu être reconstituée. Construit en 1771 par l'architecte Lefoulon, il fut la propriété de 1807 à 1816 du Cardinal Joseph Fesch, demi-frère de la mère de Napoléon I^{er}, dont l'habitation principale était alors au 70 de la rue. Cet hôtel, construit en 1765 par Claude-Nicolas Ledoux pour le Président Hosquart de Montfermeil a été démoli en 1864 lors de la réalisation de la place de la Trinité.

(Les anciens fanatiques de la Maison des Amicales qui voudront s'intéresser à ces deux hôtels et à leurs transformations par le Cardinal Fesch et ensuite, pourront consulter à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris une brochure avec plans : « Les hôtels du Cardinal Fesch à Paris », par Georges Gain).

Après divers travaux de réparation, l'aménagement intervint au cours du mois de novembre 1942 et une première réunion des responsables se tint le 2 décembre.

FONCTIONNEMENT DES CENTRES D'ENTRAIDE DE CAMP

Du personnel commença à être engagé en octobre et à la fin du mois de novembre 1942 l'organe administratif comprenait :

NOREST Fernand (ex-stalag III), secrétaire central.
SCHARBACH Lucien (ex-stalag VIII C) chef de service.
PELLETIER Charles (ex-oflag XIII) chef de service,
et 15 employés : secrétaires, sténo-dactylos, téléphonistes...

La création officielle de cet organisme résultant d'une décision du commissaire général, tous les frais de l'immeuble : loyer, entretien... et les dépenses de personnel étaient couverts par une subvention et aucune de ces dépenses n'étaient naturellement prélevées sur les fonds de secours reçus.

Le personnel se composait d'anciens prisonniers, d'épouses ou de parents de prisonniers.

Les fonds recueillis dans les camps étaient virés par les autorités allemandes de chaque camp à la Krediten Kasse à Berlin. Cet organisme, par l'intermédiaire de l'Office des changes, les transférait au compte bancaire de l'Ambassade Scapini à Paris.

Le service financier des centres d'entraide était en liaison permanente avec les services parisiens de l'ambassade et pouvait ainsi suivre l'arrivée des fonds et les faire transférer au compte de chaque camp.

Un délai de quelques mois séparait le dépôt des fonds à la Verwaltung de chaque camp et leur mise à disposition des centres d'entraide. Ces transferts ont régulièrement fonctionné jusqu'à l'automne 1944. Nous pouvons même citer un stalag dont l'homme de confiance envoyait directement les fonds au nom et à l'adresse personnelle du secrétaire à Paris. Celui-ci recevait un mandat poste qu'il virait naturellement rue de la Chaussée d'Antin. Le délai était réduit à 3 ou 4 semaines.

A chaque envoi de fonds, l'homme de confiance joignait une liste nominative des bénéficiaires pro-

posés pour un secours dont le montant était fixé : soit des secours à verser chaque mois, soit des secours occasionnels. Très rapidement une correspondance régulière et détaillée put s'établir directement entre les secrétaires de camp à Paris et les doyens et hommes de confiance.

En général une vérification du bien fondé du secours était faite au moyen d'une enquête auprès de la mairie, du centre d'entraide local, du curé. Le résultat était examiné par le service des enquêtes et le secrétaire de camp, et celui-ci donnait les instructions pour l'envoi des mandats en fixant éventuellement la périodicité de ces envois.

Bien entendu le service comptable de la rue de la Chaussée d'Antin tenait une comptabilité distincte pour chaque camp.

Lors de la création du secrétariat central, en octobre 1942, les centres d'entraide de camp étaient au nombre de 14. Dès le mois de décembre il y en avait 26, puis 56 en mars 1943 et 68, c'est-à-dire un par camp en septembre 1943.

Parallèlement, l'effectif du personnel administratif suivait une progression en fonction de l'importance des fonds à distribuer. En effet, 75.000 fiches individuelles furent établies, et au 31 mai 1945, le nombre de mandats envoyés atteignait 105.000.

De 18 en novembre 1942, l'effectif du personnel passa à 30 en mai 1943, à 40 à la fin de l'année et à environ 50 en juin 1944.

La direction administrative avait été renforcée par Jacques LOMBARD (ex-stalag XVII A) qui remplaça Fernand NOREST en octobre 1943, et qui fut lui-même remplacé par Lucien SCHARBACH jusqu'en septembre 1945. D'autre part, Gaston HUGUENIN (ex-stalag XII) prit les fonctions de chef-comptable à partir d'avril 1943 jusqu'à la fin 1945.

Réception des premiers fonds d'oflags et stalags en octobre 1942 : 2.333.000 F
Total à fin décembre 1942 : 8.635.000 F
Reçu au cours de 1943 : 59.222.000 F
Reçu au cours de 1944 : 76.890.000 F

Quelques envois, retardés en raison des événements militaires arrivèrent encore en 1945, notamment en janvier.

D'autre part, les secrétaires de camp et leurs équipes, et malgré les difficultés de la vie sous l'occupation, s'efforçaient de recueillir en France même des ressources supplémentaires par l'organisation de diverses manifestations et par des versements de rapatriés. L'ensemble de ces ressources extérieures a représenté de 1943 à 1945 :

près de 18.000.000 de francs

Ces ressources permettaient l'envoi de secours pour des cas urgents, l'envoi de colis, l'organisation de goûters pour les enfants...

Certains camps disposaient également, d'une façon permanente ou temporaire, d'un personnel pour assurer des missions complémentaires à celles du secrétariat général.

(A suivre)

Georges GAIN.

**Prochain déjeuner
à " l'Opéra-Provence "**
Dimanche 12 Mai
Venez nombreux Merci !

SOUVENIRS par Georges HURET

Des souvenirs de guerre de G. HURET dans Le Lien, c'est un événement et une heureuse surprise. HURET, vous ne l'avez pas oublié, c'est « le grand Jo », le héros du Loibl-Pass, ce kommando de baïonnards de Mauthausen occupé à creuser le fameux Tunnel dont l'histoire non romancée a paru dans ces colonnes, il y a quelques années déjà.

Remontant le temps au plus près de sa vie d'homme, l'ami HURET va nous conter sa campagne 1939-40 qui, après tout, a bien sa place ici. Ne fûmes-nous pas prisonniers pour avoir été soldats ?

Afin de nous mettre, et lui-même, en condition, l'auteur va au cours de ces préliminaires, opérer ce qu'en langage cinématographique on appelle des flash-back, des retours en arrière, sur son incorporation en 1938 et même, sur les « exploits » sportifs de sa jeunesse dans les patronages parisiens, vers 1933-34.

Digressions inutiles diront certains. Justement non, car pour bien comprendre l'énergie dont ce gaillard a fait preuve tout au long de sa vie militaire, guerre, captivité, déportation, il est intéressé

Je suis de la classe 1937 B. Né le 2 juillet, j'ai eu la chance de n'être incorporé qu'en septembre 1938. Mon départ pour la gare de l'Est, fut d'un triste, d'un triste ! Même cérémonial que pour mon départ pour la pension, en Belgique, chez les Frères des Ecoles Chrétiennes en 1926, ma mère m'accompagna, m'entourant de toute son affection. J'étais affecté au 23^e RIF à Hagueneau. Le voyage ! un cauchemar, au moins jusqu'à Nancy. Ensuite, le vin rouge et les bières ingurgitées à profusion avaient déridé, détendu l'atmosphère. Je ne sais si c'est un hasard, peut-être mes compagnons de route avaient-ils un pressentiment mais, jusqu'à cette halte bénéfique à Nancy, c'était, dans mon compartiment, comme une « veillée funèbre ». Ce qui n'arrangeait en rien mon propre moral.

La caserne du 23^e RIF, caserne « Aimée » l'appelaient, lugubre ! Un tas de formalités en arrivant. Je regardais sans cesse ces grands bâtiments, me demandant comment j'allais pouvoir survivre là-dedans.

J'eus alors la chance de rencontrer un ancien que j'avais connu au patronage de Saint-François de Salles, paroisse du 17^e arrondissement de Paris, GRAVELET, coureur de 400 mètres. Jamais je ne pourrai m'adapter dans ce cadre, j'étouffe, il faut dire que le premier tour d'horizon sur la vie de la caserne, sur les distractions en ville n'était pas fait pour me rassurer. Devant mon désarroi, il me dit : « Tu peux être volontaire pour partir en casemate, si tu préfères ». Je ne savais pas ce qu'était une casemate mais, il m'aurait proposé n'importe quoi, j'eusse dit oui d'enthousiasme, pourvu que je repasse cette porte, que je m'en aille de cette bâtisse inhospitalière.

Je fus donc affecté le lendemain, au camp d'Obernédern près d'Hoffen, à quelques kilomètres de Wissembourg et de la Lauter, rivière frontalière.

C'était tout autre chose. En pleine campagne. Bâtiments plus petits c'était presque intime, du moins par rapport à la caserne « Aimée ».

Le camp était composé de C.E.D. (Compagnies d'Equipage D'ouvrages). Il s'agissait de monter une garde permanente sur les casemates et, le reste du temps, de faire un peu le travail du génie : plantation de rails anti-chars — très dure besogne —, confection de réseaux de barbelés, de tranchées, etc.

L'ambiance était assez bonne, il y avait pas mal de parisiens, des Titis de Belleville et des Batignolles, de Ménilmontant, quelques vosgiens et bourguignons. C'était l'ossature.

J'eus également la bonne fortune de rencontrer deux coureurs cyclistes que j'avais vus, à plusieurs reprises au Vel d'Hiv, Roux et Rouhier. Ils avaient je crois, gagné 24 américaines d'amateurs et indépendants. C'était très important dans ce coin perdu de pouvoir parler, de s'évader un peu en digressant sur un sujet qui était leur passion et aussi la mienne.

Ils ont été réformés tous les deux, je crois bien qu'il y a là dessous, si l'on peut dire, une histoire de « pieds-plats », sûrement à cause des cale-pied ! Je les ai revus tous deux après guerre. Roux était devenu le mari de la fantasiste n° 1 de l'époque, Lily Fayol ; Rouhier est resté à fond dans le cyclisme : magasin d'articles de sport à St-Denis, Directeur du vélodrome. En sa compagnie et grâce à lui j'ai rencontré Francis Pélissier, un fameux bonhomme. J'ai rencontré Maurice Roux à plusieurs reprises, ses parents tenant un bistro, bien de chez nous, rue Championnet. Nous nous sommes perdus de vue depuis longtemps, mais, j'aime à me remémorer cette période-là, un peu superflue pour vous, car, dans des circonstances assez désagréables pour moi ce fut un doping extraordinaire de vivre avec ces deux vrais Titis de Paris, gouailleurs, toujours bon moral, toujours de bonnes histoires, des sportifs quoi !

Après leur départ, ma vie dans le camp fut émaillée de péripéties, quelquefois très drôles, pas toujours bon goût. J'avais beaucoup de mal à m'adapter, ennemi juré de toute discipline, il en fallait pourtant ! Pour arranger le tout, j'avais un adjudant, Guel qu'il s'appelait. Il s'accrochait à nos basques avec un réel plaisir. Je dirais avec un plaisir sadique.

Il était de petite taille, atteint d'un strabisme qui n'avait rien d'une coquette, une voix stridente bien particulière, une voix à lui. Il m'invectivait couramment. J'opposais l'inertie, ce qui le mettait hors de lui. Bien souvent j'entendais les rires étouffés des trouffions bien rangés sur la place d'appel. Ses invectives : « Sacré Huret, je te materai toi le parigot ! » et suivait une série de mots incompréhensibles, débités à une vitesse folle, et on pouvait distinguer : « P'tit lapin, P'tit lapin, je te fous mon billet... » etc... Pour sûr que ce devait être rigolo ce petit adjudant mal foutu, qui m'invectivait, dressé sur ses ergots — je mesurais 1,87 m, en sabots, en treillis, avec un bonnet de police à longues pointes, le parfait bidasse, déguisé, parfaitement ridicule... Une revue de paquetage très opportune vint me délivrer pour un certain temps de ce cher adjudant.

Pour cette revue, nous devions avoir à la tête de notre lit au moins 7 planches : Vêtements, treillis, chemises... Après maintes recherches, je n'en possédais que deux. Ma vie changea à ce moment-là. Je me portais volontaire pour les casemates. La plupart d'entre nous préféraient le camp. Ils craignaient de mourir d'ennui aux avant-postes. La garde par tous les temps, aucun contact avec les civils, pas de cantine, l'isolement

sant de le voir s'ébattre — dans la mesure qu'il nous donne à voir — dans sa vie d'adolescence et de jeunesse, ou de « bleu » fraîchement incorporé.

« Gaillard », c'est le mot juste : 1,87 m, 100 kg peut-être, une corpulence qui ne passe pas inaperçue. Pour moi qui ne suis pas précisément ce qu'on appelle un gringalet, je suis à chaque rencontre impressionné par la puissance qui sourd de toute sa personne. A 20-25 ans, il ne devait pas faire bon lui chercher noise. Pourtant... mais n'anticipons pas. Dois-je ajouter que sous ces dehors un peu abrupts se cache un cœur généreux et bon ? Sauf, bien sûr, pour ceux qui, dans la vie, savent si bien se parer des plumes du paon...

D'un style alerte et bon enfant, coloré, imagé, sans recherche ni apprêt, ce premier récit se lit sans difficulté avec un intérêt qui ne faiblit pas. La langue, drue et franche par endroits, ne saurait effaroucher les soldats que nous fûmes. Je suis persuadé que cette évocation éveillera chez beaucoup bien des souvenirs...

J. T.

complet, de sorte que les volontaires étaient les bienvenus.

En temps de paix, l'effectif était de 8 à 10 hommes au maximum, dont 1 chef de poste, sergent quelquefois, souvent un caporal-chef. La grosse tâche était la garde sur la casemate même. En général deux hommes à tour de rôle. Je me suis fait très vite à cette vie, bien moins de discipline qu'en caserne, presque la vie de famille. Par mauvais temps nous écoutions des disques, jouions aux cartes, par beau temps volley-ball et, pour mon compte, beaucoup de bains de soleil, ce qui me préserva des douleurs et rhumatismes fréquents chez d'autres, tellement humide était notre résidence !

Quant à la drague, quel problème ! Les gens du coin gardaient jalousement leurs filles. C'était parfois assez dramatique, le lundi matin au rassemblement on voyait fleurir des coquards un peu partout.

Les anciens nous avaient cependant mis en garde : « Sortez par groupes de quatre ou cinq. Tenez-vous toujours sur vos gardes ». Il a fallu que le capitaine Labadie nous fasse un laïus un matin : « Je passerai dans les rangs chaque lundi au rassemblement et j'alignerai tous ceux qui porteront des traces de bagarre ».

Il y avait, à coup sûr, une grosse animosité avec les gens du coin, jusqu'à des expéditions punitives dans les bistros. C'était insupportable !

Je me suis souvent posé la question du pourquoi de cette agressivité à notre endroit, qui n'existait, paraît-il, que dans cette région du Bas-Rhin. J'avais bien plusieurs réponses, tout à fait personnelles d'ailleurs, mais c'est un sergent Alsacien, de cette région même, qui m'en donna les raisons. Burkart me souligna avant tout le comportement de certains soldats, ce genre de choses se produisait aussi dans les villes de garnison mais là, nos productions se limitaient à des villages de 200, 300 ou 400 habitants. Toute la région était très vite au courant des incidents et puis, ce qui n'était pas négligeable, cette région viticole, ô combien, produisait un de ces petits vins blancs qui rendait absolument méconnaissables, je dirai même irresponsables, ceux qui en abusaient. Tant qu'on avait la position assise c'était formidable, l'euphorie quoi. Mais il fallait se redresser et à partir de là, tout était possible. Burkart me souligna aussi que, beaucoup d'Allemands authentiques au lendemain de la réannexion, avaient été naturalisés automatiquement. On parle de 200.000 au moins, à l'époque beaucoup séjournaient dans le Bas-Rhin. La propagande perfide, insidieuse du Reich, redevenu puissant, avec de nombreux porte-parole responsables nazis, hurlaient à tous vents : « Tout ce qui a été allemand doit redevenir allemand ». Les vicieux s'adressaient surtout à la jeunesse, leurs discours véhéments s'accompagnaient de leurs fameux refrains si entraînants !

Beaucoup d'Alsaciens, c'est sûr, désiraient la paix, la grande majorité souhaitait vivre en toute tranquillité, mais il est non moins incontestable qu'une minorité, particulièrement dans cette région du Bas-Rhin, ressentait une certaine attraction pour le grand Reich.

Je me rappelle m'être fait traduire par ce sergent natif d'Oberseebach, village frontière, un article d'un journal local ; c'était une interview d'Adolf Hitler, il déclarait : « La cathédrale de Strasbourg, ça représente beaucoup pour un cœur allemand ! » Ceci dit, j'éprouvais une certaine attirance pour cette Alsace. Elle ne ressemblait en rien à ma région du Nord-Pas-de-Calais, ni à ce coin de Belgique, du Borinage que j'avais sillonné en tous sens dans nos promenades bi-hebdomadaires en pension.

La région de Paris, je la connaissais assez bien aussi. Rien de comparable. L'Alsace ? Un cachet particulier ! Région frontière ayant gardé coutumes et traditions auxquelles les habitants sont tellement attachés.

Qu'il s'agisse de son dialecte, de sa langue, un allemand un peu déformé dans son vocabulaire et son accent, de sa religion, de ses conceptions familiales, des fêtes populaires avec leurs vêtements somptueux, de leur cuisine, de leur vin, de leur architecture, de leur tempérament même, caline et enjouée, explosant à tout propos en danses et vibrantes aubades d'accordéons, tout cela est terriblement attrayant. Et puis, je les crois foncièrement drôles ces Alsaciens ! Rappelons-nous comme ils se peignent eux-mêmes sous les traits de « Hans im Schnokelock ». Hans enfermé dans sa coquille d'escargot et qui n'aime jamais ce qu'il a... Et qui n'a jamais ce qu'il aime.

Après m'être ainsi laissé aller à cette espèce de tendresse pour les Alsaciens, dont je devrais d'ailleurs vous parler bien plus tard, je serai plus à même de leur adresser les reproches qu'ils méritent aussi.

Malgré la difficulté de l'entreprise, il fallait quand même essayer de trouver l'âme-sœur. Le bon air, la bonne nourriture, les vins généreux, la vie de parfait oisif — je parle du guetteur des casemates —, tout ça, malgré la petite touche de bromure, avait pour effet de nous rendre surpuissants. C'était une véritable chasse, qui à Wissembourg, qui à Hagueneau, une fameuse compétition ! C'est qu'il y en avait du monde !

A Hunsbach, j'avais repéré un petit restaurant près de l'église et, derrière le comptoir, une ravissante créature, elle s'appelait Berthe. C'était la seule femme de l'établissement.

Elle connaissait et employait une tactique si habile, si rusée, que chacun d'entre nous avait la certitude

d'avoir sa chance, en tous cas d'avoir plus de chance que le voisin : belle manière de se faire respecter, à la fois autoritaire et souriante.

Après avoir « fait le mur » en semaine pour augmenter mon avantage et bien que notre cantinière fut de plus en plus attirante, après quelques tentatives, je renonçais. C'était pour moi, une véritable expédition de partir ainsi vers 10 heures du soir, il fallait éviter les guetteurs de 2 casemates, les réseaux de barbelés, les patrouilles et, surtout, je ne voulais pas créer d'ennuis à notre chef de poste, le caporal-chef Akreman, un Vosgien très sympathique. Fagoté comme je l'étais dans ma tenue de forteresse, les dancings de Strasbourg étaient tout autant hors de ma portée, me disais-je.

Je mis donc un frein à mes randonnées amoureuses, me réfugiant dans l'autre ivresse, l'alcool, qui me joua bien des tours.

Nous avions avec nous, à C 17, quelques Bourguignons dont l'un, le grand Dalloz, de Montbard, était un fin cuisinier, sa spécialité étant, bien sûr... les escargots.

Un beau dimanche d'avril 1939 — il avait beaucoup plu toute la nuit — je demandai à notre caporal-chef Akreman la permission d'aller aux escargots, dans un petit bois situé à quelques centaines de mètres de la casemate, non loin de Wissembourg, tout près du village d'Oberseebach, je crois bien le dernier près de la frontière allemande. Nous y allions à quatre : Dalloz, un autre Bourguignon Passerote, un charbonnier de Belleville Vakerni et moi.

Nous partons vers 9 heures. Musettes pleines, nous avions traversé le bois vers 11 heures. Nous apercevons alors à une centaine de mètres le fameux petit village et son beau petit clocher. Et si on allait boire un coup ? Et comment ! répondit l'écho. Dix minutes plus tard nous nous trouvions attablés dans un petit bistrot, seuls dans un coin. A chacun sa tournée. Du Picon avec de la bière. Ça chauffe dur. Nous en étions bientôt à la six ou septième tournée, et nous chantions dans une bonne ambiance décontractée. Allons-y les chœurs : « Je suis fier oui, oui, oui ; je suis fier non, non, non ; je suis fier d'être Bourguignon ! »

La salle s'emplit petit à petit, sans que nous y prêtions attention. Tout à coup, un gars d'une quarantaine d'années se pointe vers nous et nous invective dans un très bon français, assez rare dans ce coin :

— Vous allez vous taire et aller chanter ailleurs !

Un silence, ça jette un froid, très vite nous voyons tous les regards braqués vers nous. Pas des tendres les gars.

— Qu'est-ce que vous dites, monsieur ?

— Fermez vos gueules, répond le monsieur, l'instituteur, allez chanter ailleurs !

Champagne LECLERE

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix

Alors là, tous les quatre, debout, la table est retournée, les insultes et les coups pleuvent, la bagarre commence. Le premier, Dalloz s'écroule de tout son long. Sans attendre, les deux autres, affolés, passent par la fenêtre et s'enfuient. Ce qui m'a étonné. Seul face à la meute, je me réfugie dans un coin (sûr que vous auriez fait pareil, n'est-ce pas, mes amis ?) De mon coin, gauches, droites, coups de pieds (les grosses godasses cloutées), coups de tête, tout y passe, mais c'est dur ! Mes adversaires pratiquaient la tactique de l'encerclement et je me voyais mal parti quand, soudain, trois superbes gendarmes se frayant un passage sont là, à deux mètres. Je me crois sauvé, quand, dans la seconde même, je reçois une superbe droite de l'un des pandores. Arcade éclatée, je riposte direct au foie. Deux minutes plus tard, menottes aux poignets, on me jette dans une grange, après avoir fait face à une foule déchaînée, vociférante.

Je fus ramené au camp en camionnette, le sang coulait abondamment de ma blessure.

De ma musette, des dizaines d'escargots, épris de liberté, effrayés ou amusés du spectacle qu'ils venaient de vivre en première loge, s'égayaient tout le long de ma personne, dans mon dos et dans la cellule où j'avais atterri.

Le lendemain au réveil, j'eus la visite de mon lieutenant. Nous avions et j'avais beaucoup de chance à cette 3^e Section d'avoir ce lieutenant Leloup, sévère mais juste.

— Que s'est-il passé, Huret ?

Je me suis mis à table en toute franchise ; il ne m'a pas interrompu une seule fois et à la façon de me regarder, je compris que mon lieutenant ne m'était pas a priori hostile.

Les trois gendarmes vinrent dans la matinée rendre visite à l'état-major pour me charger, mais les militaires responsables eurent tôt fait de mettre les choses au point, avec fermeté, flétrissant la conduite médiocre des représentants de la loi et menaçant d'en référer en haut lieu. Je ne me sentais plus seul.

En cellule, j'avais chaque jour la visite de mon « ami très cher », l'adjudant Guel. Il entrebâillait le petit volet et m'invectivait : « Eh ! l'parigot, ton compte est bon, t'en as pour un bon bout d'temps ! » Le lendemain : « Ça y est, tu vas partir à Nancy. Tu vas comprendre ta douleur ! P'tit lapin, p'tit lapin, je t'fous mon billet », etc., etc. Et toujours ma force d'inertie qui le mettait hors de lui.

Je ne restai pas longtemps en prison car, au bout de trois jours à peine, un matin, au rassemblement, j'entendis l'adjudant Bernadoux, qui s'occupait des tranchées, crier : « Il me faut Huret, c'est le seul qui soit capable de taper à la masse ! »

Suite page 8

SOUVENIRS (suite)

Cette masse c'était quelque chose ! Une sorte de tronc d'arbre, très lourd, qui servait pour enfoncer les piquets de soutien dans les tranchées. Tout était affreusement lourd d'ailleurs, les pelles, les pioches, les brouettes qui n'avaient jamais été nettoyées, etc.

Comment pouvais-je manier cette énorme masse, quelques heures d'abord et bientôt toute la journée ?

J'avais toujours fait beaucoup de sport, surtout de l'athlétisme, aussi bien en pension qu'après mon arrivée à Paris, en 1933-34, où j'entraînai alors à la Salésienne, Patronage de l'abbé Loutil — Pierre l'Ermite — dans le 17^e arrondissement. Notre siège était situé à la limite de Levallois, Impasse d'Iéna, à peu près à l'emplacement de Ste Odile. Et même quelques compétitions dans le Nord, gagnée une course à Bruay-en-Artois. La photo des vainqueurs dans le journal local déclina la colère de ma grand-mère et, je peux le dire, de toute la famille.

Au « Patro », étant donnée ma taille, 1,80 m, on m'incorpora de suite dans l'équipe de basket, au centre. J'étais, et je m'en rendais compte, parfaitement ridicule au milieu de tous ces gars qui tripotaient la balle depuis leur tendre enfance. N'oublions pas que les « Patros » régnaient alors en maîtres dans cette spécialité.

Le lendemain d'une course « inter-patros » de 10 kilomètres à l'île St-Germain où j'en avais longuement bavé pour terminer 11^e du pack mais 1^{er} de la Salésienne, je rentrai au plus vite chez moi, vidé. J'ai très mal dormi et le lendemain j'étais comme essoufflé. Vite, un toubib, murmura ma brave mère. « Il a forcé, il a quelques extrasystoles, envoyez-le à la campagne. Il prendra 15 gouttes de teinture d'iode par jour. Qu'il se repose ».

Le lendemain, j'étais dans mon bled, chez mes grands-parents. Je me suis refait une santé, jurant

qu'on ne m'y reprendrait plus. Quinze jours de repos au grand air me firent grand bien.

Début 1937 pourtant, je repiquai au truc, au gymnase Falconnier où, sous les ordres d'un entraîneur nommé « Le Sergent », je suivis un entraînement qui n'avait rien à voir avec la gymnastique suédoise : travail avec massues, haltères, au sol, les abdominaux — 25 minutes —, puis la gréco-romaine. Un supplice !

J'ai fréquenté ce gymnase Falconnier pendant une année. Pas une seule fois je ne suis revenu intact chez moi. Mais c'est grâce à cet entraînement de l'entraîneur breton que j'ai pu manier cette masse anormalement lourde, si chère à l'adjudant Bernadoux !

Mais soyons honnête et avouons-le, ma punition de garnison se solda par 20 jours de prison dont 10 de cellule, avec le remarquable motif suivant :

« Le soldat Georges Huret étant allé aux escargots avec la permission de son chef de poste, dans le bois tout proche, s'est aventuré en compagnie de trois de ses camarades dans le village voisin, s'est battu avec les civils et les gendarmes et fut ramené au poste ivre-mort ».

Ah, le Sylvaner d'Alsace !

Ayant une sainte horreur des armes à feu, j'ai très peu assisté aux instructions sur leur maniement.

Pour y échapper, je me portais volontaire comme « guetteur de clocher ». Je m'y enfermais donc, tout seul, avec en face de moi le plan du terrain dont je devais étudier toutes les cotes, ce que je fis très rapidement. J'étais libre ensuite pour lire « l'Auto » et faire mon courrier.

Cette situation stratégique fort enviable en temps de paix devait se révéler dramatique et dangereuse lorsque, quelque temps plus tard, la guerre et ses combats nous enveloppèrent. On va pouvoir en juger...

(A suivre)

Georges HURET.

CORRESPONDANCE (extraits)

Quarante ans après ce que nous avons connu, les choses actuelles ne sont ni belles ni rassurantes. Quand donc les hommes se décideront-ils à devenir sérieux ! On se pose la question depuis des générations, mais l'amélioration est lente, bien lente... Restons quand-même optimistes. (P. Durand, Pont-à-Mousson).

✱

« ...Après une année passée à Wiepenkathen, près de Stade, à travailler dans une ferme, j'étais revenu au X B avec une dizaine de sous-officiers réfractaires au travail et, entassés à plus de 300 dans la baraque des escargots, nous faisons les corvées de nettoyage, jusqu'au jour où chacun d'entre nous put se caser dans un emploi au camp : chef de baraque, secrétaire, interprète, etc... Je suis resté environ trois mois au camp, comme interprète quand, un matin, une crise de rhumatisme articulaire m'a fait transporter à l'hôpital du camp. Guéri, j'y suis resté comme traducteur : traduire en allemand les dossiers des malades traités par les médecins français. C'est là que j'ai connu de nombreux camarades : Bretenoux, Mautré, Péré-Lahaye-Darré, Cadart, Hamel, Degrave, Cheminat, Schuller, Lajeunesse et le chef des interprètes et homme de confiance du Lazarett : Gillot. Deux ans après, j'étais rapatrié comme D. U., laissant ma place à Ducatel, de Sénarport.

Je suis resté en relation avec quelques-uns d'entre eux ; j'en ai revu pendant un voyage à Sandbostel, organisé par notre ami Ducloux. Mais que sont devenus tous les autres ? Mystère. Si, parmi eux, certains sont abonnés au Lien, qu'ils m'écrivent et je serai heureux de répondre.

Mon bon souvenir à tous ceux qui m'ont connu au X B. Meilleurs vœux pour l'année 85, même avec un peu de retard ».

ANDRIEN Charles.

rue des Petites Roches
71190 Etang-sur-Arroux.

Merci de tes vœux qui nous font plaisir, même en retard. Que 1985 réponde à ton souhait de retrouver quelques-uns de tes anciens camarades ! On est tout heureux quand cela arrive. Bonne santé.

✱

Le Directeur de la publication « Fraternité des Prisonniers, Déportés, Veuves de guerre », 86, Bd Boisson, 13004 Marseille, nous demande de passer dans Le Lien l'annonce ci-dessous :

Un livre : Henri Lafourcade « Le milieu de la nuit est aussi le début du jour ». Livre de méditations spirituelles par un prêtre, ancien de Rawa-Ruska. Le commander à l'auteur à l'adresse ci-dessus (Prix 50 F + 10 F de port).

Voilà qui est fait, avec plaisir et en toute fraternité. En remerciant notre camarade et ami qui autorise Le Lien à reproduire, à l'occasion, tel article de « Fraternité ».

✱

— De A. REAU, Clessé 79350 Chiché : « Je vous offre à tous mes meilleurs vœux pour 1985 ainsi qu'à tous ceux qui font partie de la grande famille des stalags VB et XA, B, C et à ceux qui leur sont chers ».

Merci à toi et, en retour, tous nos vœux d'amitié P. G. J'espère que la publication de ton « papier » dans le « numéro anniversaire » t'aura été agréable.

— De CHARRON Francis, 44110 Soudan-Châteaubriant : « En ce début d'année, je tiens à remercier tous les camarades qui se dévouent à la cause P. G., car vraiment ils ont un grand mérite ».

Je tiens à féliciter particulièrement l'ami PERRON, notre courriériste, et tous ceux qui contribuent à l'édification de notre cher « Lien », que je dévore de bout en bout. Et je suis sûr que tous les amicalistes en reçoivent la même joie.

A vous tous, chers amis, et à tous les lecteurs du journal, je vous offre mes vœux les plus sincères de santé et de longue vie ».

Des mots qui nous sont allés droit au cœur, cher Francis. Toute l'équipe du Lien te remercie de tes appréciations sur le travail qu'elle fait pour la cause P. G. Nos vœux les plus sincères de santé et de bonheur pour les tiens et pour toi.

— Datée du 13 mars, une aimable et longue lettre de notre ami René QUINTON, de Garches, dont j'extrait ceci :

« Il ne me sera pas possible de prendre part à l'assemblée générale du 24 mars, mais je vais te demander d'accepter le montant de ma participation afin qu'il ne soit pas dit qu'un camarade sans moyen dusses y renoncer ; si ce n'est pas le cas, tu verseras cette somme à la Caisse de Secours ».

Merci, ami, de ton geste généreux. Le meilleur usage sera fait de ton chèque. Je transmettrai à l'équipe du Lien l'expression de ton estime à son égard, mais je n'oublie pas que tu en es toi-même un membre très apprécié de tous.

— Bien reçu également la lettre de René DUPRÉE, de Paray-Vieille Poste, mon copain « à la pipe » de chez Marklin, que j'ai bien négligé ces derniers mois, because ma retraite, mon départ de Paris... et l'accaparement du journal. Merci de ta lettre, du document joint et de ton amitié, j'espère que ta santé se maintient au mieux.

J. T.

ERRATA (Lien de mars) :

1^o) Page 11 : « ma petite famille avait 9 mois », lire : « ma petite fille... »

2^o) Page 11 : Pérouse, 6^e strophe, lire : « ...qui donc s'arrête ? »

Excuses à CHARRON et à DUCLOUX.

SOLUTION DES MOTS CROISES N° 407

HORIZONTALEMENT :

— 1. - Paillasse. — 2. - Auréolait. — 3. - S.T.O. - Bible. — 4. - Sonda. — 5. - Erié. — O.T.A.N. — 6. - Piscinia. — 7. - Osais. - Ere. — 8. - Raidies. — 9. - Test. - La.

VERTICALEMENT :

— 1. - Passeport. — 2. - Autorisa. — 3. - Ironisait. — 4. - Lé. - Décide. — 5. - Loba. - Isis. — 6. - Ali. — On. - Et. — 7. - Sabotés. — 8. - Sil. — 9. - Eternuena.

N° de commission paritaire : 786 D 73

Dépôt légal 2^e trimestre 1985

Cotisation annuelle : 30 F donnant droit

à l'abonnement annuel du journal.

Le Gérant : ROCHEREAU.

IMPRIMERIE J. ROMAIN - 70110 CHEF-BOUTONNE

COURRIER DE L'AMICALE

Notre ami ALBRAND, 7, rue du Pont, 78690 Les Essarts-le-Roi, nous écrit : « J'ai rencontré ma femme pendant la captivité. D'origine Ukrainienne, elle était comme beaucoup de compatriotes, déportée par les allemands. Elle serait heureuse d'entrer en relations avec des personnes de même origine habitant la région de Rambouillet ou Versailles. Merci à l'avance ».

Il est possible que parmi nos amis certains se trouvent dans un cas analogue, aussi il ne leur reste plus qu'à entrer en relation avec ta charmante épouse. C'est ce que nous souhaitons, et te remercions pour notre Caisse de Secours.

Merci pour notre Caisse de Secours à notre ami CHARPENTIER Michel, 20, rue Bassompierre, 54000 Nancy.

Notre ami l'Abbé Roger PUISSANT, 60710 Chevières, nous écrit après avoir présenté ses vœux à tous : « J'ai revu en juillet le cimetière et 3 baraques, vestiges de Sandbostel, c'est avec une immense émotion que j'ai songé à tous les camarades de captivité... »

Notre ami D. COUDOUIN, 3, rue Austin Conte, 33560 Carbon-Blanc, nous demande : « Que sont devenus tous ceux de la « boulange » de « Kloster Kasern ». Si ces lignes leur tombent sous les yeux, qu'ils donnent signe de vie à leur ancien collègue ».

A notre ami SENECHAL René, 39 bis, rue Baratte-Cholet, 94100 Saint-Maur. Merci pour notre C. S.

Notre ami LECOURT Jean, La Métrie-Vaucé, 53500 Ambrières-les-Vallées, souhaite le bonjour et bon anniversaire aux copains du Stalag VB des kommandos Schemze-Berau et Saint-Georgen.

Merci pour notre C. S. à notre ami ADRIEN Charles, rue des Petites Roches, 71190 Etang-sur-Arroux, ainsi qu'à notre ami EVRARD Marius, 10, rue André Messager, 71530 Châtenay-le-Royal, Chalons-sur-Saône.

Notre ami DEMEILLERS Jean, 22, rue Louis Bouillet, 76000 Rouen, nous écrit : « Je vous prie de transmettre mon bon souvenir à tous les anciens camarades du VB, à tous ceux avec qui j'étais dans la ferme près de Rottweil, à tous ceux qui étaient avec moi dans le village de Bohringen et aussi à tous ceux avec qui je suis resté plus longtemps au camp de Villingen (baraque aux fourrages) ».

Merci pour notre Caisse de Secours, ainsi qu'à notre ami P. BAUDRU, 3, place d'Estienne d'Orves, 92300 Levallois-Perret.

CARNET NOIR

Notre camarade Roger DUMOULIN n'est plus. Il s'est éteint à 72 ans, le 12 février dernier, à l'hôpital Saint-Michel à Paris ; après un long séjour de souffrances un cancer à la gorge a eu raison de sa résistance.

Il est décédé sans bruit, sans éclat, comme il a vécu dans les courts instants de bonheur, et hélas aussi dans les durs moments de la captivité.

Toujours calme, paisible, sans exubérance, il a su par son optimisme toujours présent, inculquer à son entourage, la patience et le courage.

Après une guerre de 1939-1940 sans histoire, il a échoué, comme beaucoup d'autres à Selestat, puis à Strasbourg, Caserne Bataille, et enfin après un pénible trajet ferroviaire, il s'est retrouvé à Villingen (Schwarzwald) fin juillet 1940. Prisonnier du Stalag VB, Parti en kdo à Donaueschingen il revint au camp pour maladie. L'évasion lui semblant une solution à notre triste état de prisonnier, il partit en kdo à Balingen. De là il s'évada, mais la chance ne lui souriant pas, il fut intercepté, puis arrêté sans ménagement.

Il fit donc une réapparition au camp, mais en cellule cette fois. Ravitaillé en biscuits, sucre et chocolat par ses camarades, il en ressortit et s'installa difficilement et à contre cœur au camp.

Il trouva un emploi à la Postbarak, manutention et réception des colis. Combien de prisonniers du camp recurent leur colis suspect quant à leur contenu, sans passer au contrôle ? Subtilisé à la réception, le colis arrivait au destinataire, caché sous l'ample pèlerine kaki de notre ami « DUMOULIN ».

Excellent dessinateur, il décora notre petite chapelle pendant toute la fin de la captivité.

Excellent marmiton, il avait un don particulier et sans égal pour accommoder les quelques « spécialités » reçues, bonnes et moins bonnes.

Amis de tous, il résista avec bonheur à toutes les brimades et sanctions de nos gardiens jusqu'en avril 45, date de notre retour en France

Revenu à la vie civile, il reprit son emploi de dessinateur dans la construction et en particulier dans le béton armé.

Il fit de nombreux voyages à l'étranger : Etats-Unis, Egypte, Kenya, les Indes, etc... et le dernier eut la Chine pour destination et cela en juillet 1984, image dont il conserva un souvenir mémorable.

A toute sa famille, à tous ses proches, nous adressons les condoléances de tous ses camarades attristés.

Paix éternelle à notre camarade, dans le petit cimetière de Noisiel (77).

A. P.

P. S. - Merci à notre camarade DARCHY, le porteur-drapeau de l'Amicale, d'avoir été présent à l'office religieux célébré à Saint-Germain l'Auxerrois, le 15 février 1985, pour notre camarade DUMOULIN.

Etaient présents également : PALISSE, le Président LANGEVIN, GEHIN.

Notre ami BRESSON Maurice, « La Caudière », Saint-Romain-sur-Cher, 41140 Noyers-sur-Cher, nous a quittés le 14 décembre 1984.

A sa veuve, à sa famille, nous faisons part de notre tristesse, et leur adressons nos plus vives condoléances. Merci aussi à Suzanne BRESSON de maintenir son adhésion à notre Amicale.

Nous venons d'apprendre que notre ami CLAIR Emilien, 22, rue de Montrenis, 71450 Blanzay, est décédé depuis mai 1984 et que son épouse est hospitalisée à la suite d'une hémiplegie.

Nous sommes bouleversés devant tant de malheur. Nous espérons que Mme CLAIR retrouvera la santé, et nous lui adressons nos plus affectueuses condoléances, sans oublier son fils qui nous a également écrit.

C'est avec une profonde tristesse que nous apprenons le décès de notre ami CAZAUX-DEBAT Antoine, 9, rue d'Anjou, 65100 Lourdes.

A son épouse, à sa famille, nous faisons part de toute notre peine et leur adressons nos condoléances émuës.

Et la série noire continue. Notre ami Belge DIET Sébastien, 93, rue de la Paix, 4470 Oupeye-Vivegnis, est décédé à Liège le 28 décembre dernier.

A son fils qui nous a fait part, et à toute sa famille, nous adressons nos plus vives condoléances.

Notre ami MOUFFLET René, Berguier, Laurac-en-Vivarais, 07110 Largentière, nous fait part de la disparition à tout jamais de notre camarade DUBELLEY, de Normandie.

Que la famille en deuil, ainsi que tous ses proches, acceptent nos condoléances attristées.

C'est avec chagrin que nous avons appris le décès de notre vieil ami Roger DUMOULIN, décès survenu le 12 février dernier. Nous renouvelons à toute sa famille et à ses proches nos condoléances émuës. Il restera toujours près de nous par la pensée.

Notre ami BLANC Jean, 18, rue Grande, 27930 Arnières-sur-Hon, est décédé le 3 mars dernier dans sa 72^e année. Un de plus qui nous abandonne à tout jamais. A Madame BLANC son épouse, à ses enfants, petits-enfants, ainsi qu'à sa famille, nous adressons nos plus vives condoléances.

Nous apprenons par notre ami RAULIN Lucien, la disparition de notre ami FRANÇOIS Paul, Bauzemont 54370 Einville, à l'âge de 75 ans. Nous partageons le chagrin de son épouse et de toute sa famille, et leur présentons nos condoléances attristées.

Madame DAUBRIVE Mathilde, Serqueux, 52400 Bourbonne-les-Bains nous écrit : « J'ai la grande tristesse de vous faire part du décès brutal de mon mari Henri, ancien P. G. du stalag VB où il a été en captivité pendant 5 ans. C'est toujours avec plaisir et intérêt qu'il recevait Le Lien que j'aime lire également... »

C'est avec une profonde émotion que nous apprenons cette triste nouvelle. Nous prenons part à votre chagrin, chère amie, et vous adressons nos plus affectueuses condoléances. En souvenir de votre cher époux, nous nous permettrons de continuer à vous envoyer notre journal, puisque vous nous faites le plaisir de l'apprécier.

Notre ami Léon ANCEMENT nous fait part du décès de son épouse Madame ANCEMENT survenu le 18 mars 1985. Les obsèques ont été célébrées le jeudi 21 mars. Mon cher Léon, tous tes amis de Villingen, et ils sont nombreux, participent à ton deuil et t'assurent, ainsi que toute ta famille, de leur sympathie attristée.

Robert VERBA.